



LIBER-HIRAM.COM

PAUL BAYLEVILLE

LES VILLES-RUCHE

Les villes-Ruche

(utopie et dystopie)

Il était une fois dans le futur, une ville qui ressemblait aux autres. Elle ressemblait aux cent autres villes de la planète Terre ; et pourtant, elle était unique dans ses paysages, ses habitants, et tout ce que l'on peut appeler son habitus architectural : une façon particulière d'être dans un cadre naturel de la planète Terre. En quelle année étions-nous ? Selon le calendrier grégorien, 3000 ? 4000... Il y avait d'autres calendriers, alors on s'y perd un peu et beaucoup. D'ailleurs, quand Maman me demandait : « en quelle année sommes-nous ? », je ne savais pas lui répondre. Le temps avait glissé sur nous comme un patineur sur la glace ou les pas d'un Bédouin sur une dune de sable fin, fin comme les grains d'un sablier.

Il est possible que les habitants de la ville, ils étaient environ cinq cent mille, appellent leur ville « La Ruche », mais les conteurs de ce temps appelaient toutes les villes « La Ruche ». En vérité ces villes avaient des noms répertoriés, souvent des noms anciens : Paris, Rome, Munich, Dakar, etc., etc. mais nous ne les citerons jamais, car cent noms, c'est fastidieux.

Ce qui faisait mon originalité c'était que, moi, je vivais près de Maman et que nous étions de tous les temps... Maman m'avait donné la vie, mais la vie qui nous avait été donnée

n'avait pas de fin. J'ignorais quand et où Maman était née, idem en ce qui me concerne, ce qui, après tout est logique : une ignorance en entraînant une autre... pour moi, on parlait parfois de Bethléem, un coin perdu en Orient dans une région où il y avait à présent trois villes-Ruche (mais il n'était pas certain que je fusse né là-bas). Ma seule certitude était que Maman était Maman ; pour papa, c'était plus compliqué bien qu'ils apparussent tous les deux dans « l'arbre de Jessé », où figure le roi David : une généalogie fantaisiste (je crois), mais reposant sur une parole biblique du prophète Isaïe.

Quoi qu'il en soit, de mon temps on m'appelait *lessua ben Yosef* (Jésus fils de Joseph). Parfois, je pensais que Maman avait créé La Ruche... pourtant je savais que ce n'était pas possible. Pour des raisons étranges ; Maman et moi, nous avions nos références dans un livre ancien appelé la Bible, plus précisément dans une de ses parties appelée « Le Nouveau Testament », et dans un siècle longtemps passé, les années deux mille, ou quelque chose comme ça. De toute façon, comme nous ne savions pas en quel temps nous étions cela n'avait pas d'importance.

On sait que la ville-Ruche avait environ 500.000 habitants, tel était en moyenne le nombre d'habitants de chaque ville-Ruche de la planète Terre. Comme il y avait cent villes-Ruche, cela signifie que la population de la Terre était d'environ 50.000.000 d'habitants. C'était beaucoup d'*homo sapiens*, si l'on considère qu'aux origines de notre espèce, il y a, selon

les théories variées des paléontologues, 400.000, 300.000 ou 200.000 ans nous n'étions que quelques milliers sur la planète, sur le continent africain ; peut-être pas encore des *homo sapiens*, mais en train de le devenir... au grès des rencontres des espèces sexuellement compatibles. Cinquante millions, c'est peu d'*homo sapiens*, si l'on considère que vers 2050 nous étions plus de 10 milliards. Maman m'en parlait souvent : en un peu moins de deux mille ans, la Terre avait perdu plus de 9 milliards d'habitants. Ces chiffres donnaient le vertige, ils dépassaient l'imagination ordinaire et même extraordinaire d'*homo sapiens*, je suppose que c'est la raison pour laquelle on n'en parlait pas dans les villes-Ruche. Personne n'en parlait, sauf Maman et moi... et quelques originaux qui s'interrogeaient sur l'origine du nom que portait leur ville-Ruche.

Les gens n'en parlaient pas pour la simple raison que l'Histoire, en tant que science, intéressait peu les gens. Il n'y avait pas de livres papier (ils avaient disparu depuis des siècles), mais nous avons accès, grâce à l'intelligence artificielle, son nom était *Encyclopédia*, à toutes les connaissances de la planète. Il était facile d'y accéder : il suffisait, comme tout le monde, de disposer d'un hologramme en trois dimensions et de prononcer sa question, où le titre d'un ouvrage, ou le nom d'un auteur, et *Encyclopédia* vous posait des questions pour affiner sa recherche. *Encyclopédia* avait bien des formes, ce pouvait

être un robot humanoïde, une boîte, une sphère, un mur décoré selon le goût des habitants, etc. Puis, l'information ou le livre, y compris la Bible, et « Le Nouveau Testament », où j'avais mes biographes, Matthieu, Marc, Luc et Jean, vous étaient récités intégralement ; et dans la langue que vous aviez choisie, ou selon des mots clefs par vous sélectionnés. Alternativement, vous pouviez lire le livre ou l'information sur un cadre en deux dimensions, qui prenait l'apparence d'un livre en papier, ou d'autres choses si vous le vouliez.

Les gens de la ville-Ruche, comme ceux des autres villes-Ruche, étaient devenus très intelligents. D'abord parce qu'ils apprenaient des choses pendant toute leur vie, mais aussi parce que la science de la génétique intervenait sur l'embryon pour favoriser l'intelligence et les apparences physiques les plus parfaites de l'embryon originel. Nous n'étions pas dans un univers de robots sans âme, ou dans celui dit de « l'eugénisme » : la création de la race parfaite par l'élimination des *homo sapiens* considérés (mais par qui) comme inférieurs. Au contraire, grâce « aux sciences de la vie » (c'était la formule consacrée), chaque *homo sapiens* avait la possibilité d'être au mieux de sa capacité d'être, tant physiquement qu'intellectuellement. Pour des raisons que Maman considérait comme allant de soi, je n'avais pas reçu de traitement de rectification génétique, ce qui est normal quand on vous a dit que vous êtes le fils de Dieu, mais je n'étais pas plus bête qu'un autre... sauf, peut-être, en ce qui

concerne ma mémoire qui n'était pas aussi vaste et facile d'accès que nombre d'habitants de La Ruche que je côtoyais. Une exception à ma faiblesse mémorielle : la Bible (j'y inclus « Le Nouveau Testament ») que je connaissais « par cœur », comme on dit, et mieux que mes biographes canoniques. Pour ce qui concerne l'Histoire en tant que science cette déficience légère de ma mémoire était inconséquente, car l'Histoire, chez nous, dans la ville-Ruche, comme dans les autres cités, n'allait pas au-delà de cinq siècles, soit le moment de la création de la ville-Ruche et des autres, toutes créées dans le même siècle, que l'on considérait, mais sans illusions, comme un siècle premier. Toutefois, il y avait d'autres façons de compter les temps passés et *Encyclopédia* en décrivait les systèmes et méthodes de calcul avec précision : un parmi les plus courants commençait avec ma propre naissance, et j'en étais fort surpris, car je n'avais aucune idée de la date de ma naissance... je savais seulement que j'étais mort vers 37/40 ans dans d'atroces conditions qu'*Encyclopédia* racontait quand elle citait « le Nouveau Testament » : quatre récits, semblables et différents, de ce que ces témoins considèrent comme ma vie, ma mort, et ma résurrection. Leurs récits peuvent varier sur ma vie, sur ma mort, mais pas sur ma résurrection puisque je suis revenu vivre quelque temps parmi mes disciples, qui eurent du mal à croire ce qu'ils voyaient... En effet, je suis revenu d'entre les morts, et par ailleurs je suis toujours là... Maman aussi. Pour l'âge de ma mort, il y a débat, certains disent 33 ans, mais

c'est douteux. Il y a cette histoire d'étoile qui guide les mages venus d'Orient... on sait qu'en l'an -7 avant ma naissance selon le calendrier grégorien, il y eut en effet une rare conjonction de Jupiter et de Saturne qui donna une lumière céleste qui ne se produit que tous les 3000 ans, environ. Je serais donc né sept ans avant ma naissance officielle à Bethléem. Allez donc savoir !

Par souci d'exhaustivité, *Encyclopédia* citait aussi toutes les mythologies des *homo sapiens* dans lesquelles des dieux faisaient des enfants... un exemple entre mille : chez les Grecs anciens, un certain Zeus (un mâle dominant) passait le plus clair de son temps à forniquer avec des femmes et des déesses qui lui donnaient des fils ou des filles, ce qui mettait sa femme légitime Héra en rage. Surtout si l'on considère que pour devenir immortels ces demi-dieux et déesses, issus de femmes *homo sapiens*, devaient téter le lait au sein d'Héra, brièvement au moins. C'est ainsi qu'Hercule, goulu comme pas deux, téta si fort qu'il fut arraché du sein d'Héra, le lait jaillit encore un instant ce qui créa "La Voie Lactée"... quelle histoire de fou ! Maman et moi, et un grand nombre d'*homo sapiens*, considérions que nos cas étaient très différents. Mais c'est une autre histoire.

Avant l'an premier des villes-Ruche, on savait qu'il s'était passé « **des choses** », mais quoi, on ne le savait pas et, de toute façon, ces « **choses** » étaient considérées comme sans importance. Situation surprenante, car si *Encyclopédia*

pouvait vous décrire plusieurs hypothèses scientifiquement fondées en ce qui concerne l'apparition d'*homo sapiens* (ou pas tout à fait *sapiens*) en Afrique, il y a deux cent mille ans ou trois cent mille et même quatre cent mille ans, elle ne vous disait rien de rien de ce qui s'était passé entre 2050 et l'an 3000 ou 4000, selon les systèmes de datations présentés par *Encyclopédia*. Ses algorithmes faisaient l'impasse sur plus de mille ans. C'était comme si le fil qui liait la première cellule vivant de l'univers à *homo sapiens* avait été brisé... puis renoué plus de mille ans plus tard. Si vous posiez une question portant sur cette longue période, *Encyclopédia* vous répondait : « Ces temps ne sont pas programmés ». Si, par malice, vous tentiez d'obtenir une réponse par des voies détournées, après quelques questions destinées à affiner la recherche vous retombiez sur la réponse standard : « Ces temps ne sont pas programmés ». Résultat, personne, ou presque, ne s'intéressait à ce qui, pour les habitants de La Ruche, était le passé du passé. Tant de choses étaient programmées, y compris les 14 milliards d'années de l'histoire cosmique de l'univers, qu'il semblait idiot de s'intéresser à ce qui était hors programme. L'abondance avait voilé les vides.

Ces vides n'intéressaient personne, si ce n'est Maman et moi, pour notre plus grande tristesse, car nous savions que ces vides étaient vraiment vides. Ils correspondaient au pouvoir de ce que la Bible appelle Satan, ou le Diable, etc. :

c'est-à-dire le grand maître du vide, c'est-à-dire le mal, car le mal s'introduit dans le vide. Maman et moi, nous avons de bonnes raisons de croire en ce que la Bible et nombre d'*homo sapiens* appellent Dieu, le « Maître de l'univers », la Sainte Trinité, etc., etc. (moi, je disais « notre Père du ciel »). Sans cette certitude, nous aurions été désespérés par les événements des siècles effacés.

Avant d'en venir aux choses sérieuses, il faut vous décrire l'habitus de La Ruche. Commençons par sa forme. Elle était pyramidale, et sa base de quatre cents kilomètres carré semblait petite comparée à sa hauteur de plus de mille mètres. En moyenne, chaque ville-ruche comptait une centaine d'étages, ils étaient immenses. Ces pyramides de vies étaient bâties dans une matière appelée kamenis-lux. Une matière étrange à la fois belle et résistante (on disait même éternelle) qui avait la capacité de se régénérer et de changer de couleur selon les saisons et les températures : le froid la faisait noire, la chaleur la rendait blanche et miroitante pour renvoyer les rayons du soleil. Elle se régénérait grâce à son absorption du méthane dont elle capturait l'atome de carbone pour restituer l'hydrogène qui était utilisé comme combustible. Il y avait eu deux siècles de chaleur intense qui avaient fait fondre le pergélisol ou permafrost des régions boréales. Des quantités dangereuses de méthane avaient alors été libérées dans l'atmosphère, ainsi que des virus inconnus, ce qui avait causé de nouvelles

catastrophes... avant qu'une nouvelle période glaciaire rééquilibre l'atmosphère.

Lors des saisons intermédiaires, dans les zones où il y en avait, kaménis-lux prenait des teintes d'un brun ou d'un bleu plus ou moins clair ou sombre selon le temps. Kaménis-lux était comme élastique, au sens ou en cas de tempête ou de tremblement de terre elle ondulait légèrement pour absorber les chocs et les transmettre au sol dans ses profondeurs. De plus, kamenis-lux pouvait résister aux armes terrifiantes inventées par certains *homo sapiens* : bombes atomiques et thermonucléaires et, surtout, aux rayons de la mort qui avaient totalement transformé l'art de la guerre, pour en faire un art purement théorique. Une des conséquences des propriétés de ce matériau de construction était que, en cas de grosse tempête, typhon, etc., les habitants vivant au sommet de la pyramide pouvaient ressentir une oscillation de un mètre d'amplitude. C'est la raison pour laquelle tout leur mobilier mobile était solidement fixé aux murs ou au sol. C'est là que se trouvait le centre névralgique d'*Encyclopédia*, et les personnels qui s'assuraient de son bon fonctionnement et de son respect de la déontologie que les *homo sapiens* lui avaient imposée. Certains *homo sapiens* aimaient ce balancement, certains le contraient en se mettant en lévitation, d'autres le fuyaient comme la peste, ils avaient comme on dit « le mal de mer » ou « le mal de l'air ». *Encyclopédia* n'en avait cure et même, selon certains,

appréciait électroniquement parlant ces balancements épisodiques : le balancement mettait en mouvement une petite masse de mercure qui produisait une énergie stockée, elle permettait de « booster » *Encyclopédia*, si nécessaire.

L'expression « fuir » (quelque chose ou quelqu'un) « comme la peste » était toujours employée bien que la peste ait totalement disparu en tant qu'épidémie, ou même comme maladie parmi les populations des villes-Ruche. D'ailleurs toutes les maladies avaient disparu, au pire, elles faisaient l'objet d'un traitement préventif, souvent génétique, qui en abolissait la morbidité éventuelle. Le continent africain, sous-peuplé ou dépeuplé, ne bénéficiait pas des avancées scientifiques considérables qui caractérisaient les villes-Ruche. Dans ce domaine, les villes-Ruche appelées Mombasa, Dakar et Le Cap étaient des exceptions sur le continent africain.

Les *homo sapiens* vivant sous Ruches vivaient longtemps. L'âge moyen était de plus de 100 ans pour les deux sexes, et l'on avait le temps de ne pas mourir idiot, si l'on s'en donnait la peine... c'est-à-dire les joies. Le plus vieil habitant de la cité, une habitante, venait de mourir à 147 ans. C'était un record planétaire pour une personne, qui, par ailleurs, n'avait rien accompli de remarquable, hormis sa longévité qui lui avait donné un certain renom... mais sans plus. Certains habitants des villes-Ruche ironisaient en disant (car on connaissait et écoutait Mozart grâce à *Encyclopédia*) : « Elle aurait pu laisser

au monde un peu plus que deux enfants, une vingtaine de petits-enfants et le double d'arrière-petits-enfants, et son âge... Mozart est mort à 35 ans, il a laissé une œuvre musicale répertoriée de 893 compositions... et six enfants, dont deux survécurent à la petite enfance ! »

Enfin, si l'on se permet cette expression : « on mourrait en pleine santé »... par lassitude peut-être, ou pour d'autres raisons plus mystérieuses tenant aux convictions spirituelles des *homo sapiens* vivant dans ce que l'on pourrait appeler « la civilisation des villes-Ruche », entendez : « des villes qui sont une ruche ».

Kamenis-lux avait des propriétés curatives comme certaines boues et eaux thermales, et ce matériau de construction jouait un rôle certain dans la longévité des habitants des villes-Ruche. Deux autres de ses qualités éminentes étaient sa capacité énergétique et sa luminosité contrôlée par les citoyens, et entretenue par des ouvriers spécialisés. La Ruche produisait sa propre énergie en utilisant plusieurs procédés : le rayonnement solaire que kaménes-lux transformait en électricité ; le méthane que des collecteurs spatiaux pompaient dans la stratosphère ; les capteurs des vagues d'énergie terrestro célestes qui stockaient et régulaient le magma électrique des éclairs ; la biomasse que produisaient les habitants et leurs animaux domestiques ; et trois microréacteurs atomiques créateurs d'électricité et d'hydrogène qui servaient d'appoint et de secours en cas

d'urgence, l'un d'eux était situé au sommet de la pyramide. Les excès de gaz carbonique (CO^2) étaient décomposés afin d'utiliser l'oxygène pour accélérer la combustion de certaines réactions productrices d'énergie et d'hydrogène à partir de l'eau (H^2O) et du méthane. L'hydrogène était utilisé pour alléger les véhicules volants et propulser certains modèles couramment employés pour le transport des personnes dans les couches terrestres de l'atmosphère, à moins de 8000 mètres d'altitude. L'exploration spatiale était un domaine particulier, il n'avait pas permis de découvrir d'autres formes de vie que celle d'organismes monocellulaires au métabolisme élémentaire.

Il n'y avait plus de grandes routes ou de voies maritimes, les déplacements étaient aériens, ou mus par la force musculaire humaine ou animale sur des petits chemins qui sillonnaient la Terre. Sur mer, des engins mixtes (volant et navigant), des navires et des sous-marins silencieux servaient à la plaisance ou à des recherches scientifiques. Les villes-Ruche vivant en autarcie, il n'y avait pratiquement pas de transports de marchandises, à l'exception de certains vins que des villes-Ruche s'échangeaient.

En raison de cette autonomie énergétique (les moyens de locomotion et d'armement seront peu évoqués : ils étaient nés et avaient été développés avant la civilisation des villes-Ruche). Quel que soit l'étage, le lieu et la saison la température à l'intérieur de la cité était optimale aux

différents métabolismes de ses habitants et de leurs activités : certains aimaient ou avaient besoin de chaleur, d'autres de froid. Tous les appareils ménagers, dont *homo sapiens* pouvait user, disposaient de la même source d'énergie, aussi abondante qu'autonome. Les divers ateliers ou usines, fortement robotisés, qui produisaient tout le nécessaire à la civilisation des villes-Ruche, utilisaient cette énergie autonome et illimitée. Il est possible que les habitants des villes-Ruche aient eu une joie de vivre pleine de créativité semblable aux temps heureux qui avaient pu exister en certaines époques de la Grèce antique ou de l'Empire romain... sans les guerres fournisseuses d'esclaves puisque tous les travaux que l'on pourrait qualifier de serviles étaient accomplis par des robots de types et de formes différentes. C'est ainsi que dans les villes-Ruche, le bonheur des uns ne reposait pas sur le malheur des autres.

Enfin, kamenis-lux produisait spontanément une luminescence naturelle et adaptable aux volontés des habitants : il y avait autant de lumière, de pénombre ou d'obscurité dans les premiers étages d'agriculture et d'élevage, dans les habitats, ateliers ou usines du centre de la pyramide que dans ceux de ses faces exposées à la lumière du jour ou de la nuit. Telle était une des qualités les plus remarquables de kamenis-lux.

Cette matière semblait faire mentir l'évangéliste Jean (1 ; 4, 5) lorsqu'il parle de ce que l'on nomme habituellement

Dieu : « En lui était la vie, et cette vie donnait la lumière aux hommes. La lumière brille dans l'obscurité, et l'obscurité ne l'a pas reçue. » (Citation d'*Encyclopédia*). C'est un fait, la pyramide, comme les arbres, recevait la lumière. Parmi les arbres et les végétaux en général, on appelle ce processus la photosynthèse ; chez les *homo sapiens* le processus est mystérieux... la lumière reçue, ou non, n'est pas celle du soleil, même si elle y ressemble, c'est une lumière intense qui ne fait pas d'ombres : « En lui était la vie, et cette vie donnait la lumière aux hommes. » C'est peut-être s'avancer un peu, mais il n'est pas faux de dire d'un grand nombre d'*homo sapiens* étaient comme des miroirs dans lesquels la lumière-amour du divin se reflétait pour se métamorphoser en prière renvoyée à sa divine source... enfin ! il y avait quelque chose qui ressemblait à cela.

Le nom de ce matériau de construction que des *homo sapiens* primitifs eussent qualifié de « miraculeux » était dû au fait qu'il avait été inventé par des ingénieurs, biologistes, physiciens et chimistes originaires d'Europe centrale et de Russie... des zones où l'on parlait en général des langues slaves. Dans ces langues la pierre se dit « kamen » et l'on comprend aisément la raison pour laquelle ils avaient trouvé judicieux d'y accoler le terme latin « lux » qui signifie lumière, évidemment. Sur ce point *Encyclopédia* était intarissable, allant même jusqu'à résoudre la question de la nature corpusculaire et vibratoire de la lumière. Maman et moi

n'étions que modérément intéressés par les détails de ces découvertes scientifiques ; toutefois, nous étions heureux de constater que les *homo sapiens* faisaient des efforts pour comprendre et utiliser les lois de la matière ; et que depuis les temps anciens où, selon des angles de frappe complexes du silex, ils taillaient la pierre pour en faire des outils, ils avaient beaucoup progressé. Ce qui nous navrait, Maman et moi, était le fait que tant d'intelligence et d'habileté développées dans le temps aient abouti à un chaos de plus de mille ans où les plus belles inventions avaient fini par tourner au pire génocide qu'*homo sapiens* eût provoqué.

La ville-Ruche que nous visitons à présent était située dans un paysage splendide. Il faut reconnaître que toutes les villes-Ruche avaient été bâties dans des lieux sublimes. Maman et moi sommes persuadés que dans leurs choix les *homo sapiens* avaient suivi les règles des moines du Moyen-Âge, qui bâtissaient leurs couvents et monastères dans des lieux dont la beauté terrestre suggérait celle qu'ils souhaitaient contempler dans les cieux. C'est là, de notre part, pure spéculation, mais il faut dire que les habitants des villes-Ruche étaient tous, selon leurs modalités propres, des *homo sapiens* de haute spiritualité. Maman et moi, nous ne savions pas très bien comment ils en étaient arrivés là. Il n'est pas exclu que nous eussions joué un rôle dans cette aventure, mais si rôle il y eût, nous pensons qu'il fut discret, et, pour tout dire, modeste. Modeste, par nécessité. Nous savions,

Maman et moi, que tout ce que est flamboyant dans les vies des *homo sapiens* se consume rapidement et ne passe pas l'épreuve du temps. Seule la modestie a des effets durables qui vont au-delà des oublis et des souvenirs fragiles du temps.

Maman et moi, la ville-Ruche où nous étions à présent était située dans un paysage de montagnes de type alpin d'une beauté sauvage et changeante selon les saisons. Les yeux ne se lassaient pas de contempler la splendeur d'une nature quasi intacte. Les hivers étaient enneigés et glacés, mais La Ruche n'était jamais couverte de neige ou de glace. Sa température faisait fondre la neige ou la glace, elles se transformaient en torrents dont le tracé avait été créé par les architectes et les paysagistes... . En un mot : sous le contrôle des *homo sapiens*, la ville-Ruche se comportait comme les montagnes environnantes et leurs glaciers d'où venait l'eau qui alimentait la ville et ses habitants. Ces torrents permanents, mais au débit variable selon neiges et pluies, servaient de lieux d'entraînement sportif à des passionnés (hommes et femmes) de nage extrême, de canoës et kayaks, etc. Ils alimentaient une rivière riche en poissons : truites et saumons qui faisaient l'objet d'une exploitation semi-industrielle, artisanale et privée (les pêcheurs sportifs). Il en était de même pour la faune sauvage comestible : bovidés, suidés, cervidés... ainsi que certains oiseaux qui, tous, vivaient à l'état sauvage ; à l'exception des gallinacés qui n'auraient

pas survécu longtemps dans une nature où leurs prédateurs étaient nombreux : la quasi-totalité de la base de la pyramide était une grande prairie et forêt où divers gallinacés vivaient et pondaient à l'abri des prédateurs, sauf *homo sapiens* qui prélevait des volailles et des œufs pour sa consommation. On y trouvait aussi quelques troupeaux de moutons et de chèvres, dont la laine (pour les moutons, cachemire pour les chèvres), et le lait plus que la chair étaient appréciés. Tous les fromages étaient délectables, les vins aussi.

Un important troupeau de chevaux parcourait la plaine, il s'agissait d'un haras en semi-liberté. L'équitation était pratiquée comme sport, comme thérapie et pour le simple plaisir d'unir sa pensée à celle d'un animal. Le second étage de la Ruche était consacré aux végétaux : céréales, légumes, fruits, fleurs et apiculture (il y avait des ruches, des arbres fruitiers, des fleurs, et notamment des vignobles, au premier étage).

Dans les régions maritimes et océanes, des activités aquatiques variées étaient pratiquées avec les cétacés dont, grâce à *Encyclopédia* et des siècles de recherches, *homo sapiens* avait décodé les langages. L'exploration des mers et des océans ainsi que leur utilisation à des fins d'agriculture marine (polyculture et élevage) se faisait en partenariat avec les cétacés avec lesquels des accords de coopérations étaient régulièrement passés. Dans les villes-Ruche du bord de mer, des relations amicales pouvaient lier des cétacés et des *homo*

sapiens. Ces relations avaient quelques similitudes avec celles qui, dans les villes-Ruche continentales, pouvaient lier les *homo sapiens* avec certains animaux domestiques : chevaux, chiens ou chats, certains oiseaux, etc. Une différence importante cependant, dans leurs relations avec les humains, les cétacés restaient des animaux libres et indépendants. Il est vrai que leur intelligence, bien que très différente, était comparable à celle des *homo sapiens*. Il en était de même avec un octopode étrange et mystérieux communément appelé « pieuvre ».

Pour ce qui concerne l'activité des chasseurs, à l'exception des lapins, très prolifiques dans un environnement riche en éléments nutritifs de qualité enrichi par *homo sapiens*, les chasses étaient réglementées afin de maintenir un équilibre harmonieux entre les espèces et *homo sapiens*.

Les prédateurs étaient nombreux. Dans ces régions montagneuses, ours, loups, et lynx étaient au sommet de la chaîne alimentaire, avec les *homo sapiens* et les rapaces diurnes et nocturnes. Tout comme les *homo sapiens* et les cétacés, ces animaux étaient libres selon leur nature. Cela semble aller de soi, et pourtant il y avait derrière cette fausse évidence un univers d'une sublime beauté.

L'un des principes qui gouvernaient les villes-Ruche était la phrase du philosophe anglais Francis Bacon (1561-1626) que l'on trouvait parfois écrite sur les murs des habitations : « On

ne commande à la nature qu'en lui obéissant ». Principe repris et cité dans son livre « Instruction pour les jardins fruitiers et potagers : avec un traité des orangers, et des réflexions sur l'agriculture » de Jean-Baptiste de La Quintinie (1626-1688), jardinier et agronome de Louis XIV, qui reprend la phrase de Francis Bacon, et met en pratique une méthode expérimentale qui fut une révolution dans l'agriculture. Elle libéra la France du XVIIIe siècle des famines, même s'il y eut encore plusieurs disettes, souvent provoquées ou aggravées par les guerres conduites par ce roi. Provoquées également par les capitaineries de la noblesse, qui protégeaient et élevaient les gibiers dont la chasse était le privilège des nobles. Des bêtes sauvages dont la multiplication détruisait les récoltes des paysans : biches, cerfs, sangliers, lapins, pigeons, loups mangeurs de moutons (et parfois d'enfants), etc.

Ces explications et bien d'autres étaient données par *Encyclopédia* si on lui demandait d'expliquer la phrase : « On ne commande à la nature qu'en lui obéissant ». Cette phrase est une illustration de la conception de la liberté qui organisait la vie de La Ruche. Cette liberté, que dans ses explications savantes *Encyclopédia* disait venir d'une ancienne notion religieuse autrefois appelée : « le libre arbitre ».

Il n'est pas question d'entrer dans les débats philosophiques et théologiques sur la liberté, mais

simplement de décrire les effets de la liberté sur la ville-Ruche. Pour obéir à la nature, il faut en connaître les lois... en un mot : savoir comment ça marche. On comprendra mieux cette situation particulière si l'on suit l'expression commune, « tomber en chute libre » : la chute est libre dans la mesure où elle suit les lois physiques et connues de la chute des corps ($h=1/2$ de gt^2 ou encore « la durée de la chute est proportionnelle à la racine carrée de la hauteur »). Évidemment, toutes les lois de la nature y compris celles gouvernant le système psycho-physique des *homo sapiens* des deux sexes n'avaient pas la simplicité relative de la loi de la chute des corps (découverte au XVIe siècle par Galilée). Mais les connaissances des *homo sapiens*, secondées et même multipliées par *Encyclopédia*, étaient considérables. Elles offraient un territoire immense à l'expression de la liberté, car les *homo sapiens* « s'aimaient les uns les autres » et aucune « passion triste » ne s'opposait à l'expression de la liberté des connaissances. On pouvait observer *in vivo* cette loi de la nature qui veut que des êtres intelligents placés dans une situation de chaos trouvent spontanément, au fil du temps, une forme d'organisation optimale, non seulement à leur survie, mais à l'optimisation de leurs capacités de vie. Certes, il pouvait y avoir des conflits individuels, mais ils se réglaient par des duels relativement inoffensifs, qui permettaient à de nobles passions de s'exprimer et de se calmer. Il n'y avait pas de conflits entre les villes-Ruche, car toutes disposaient du « rayon de la mort » qui aurait assuré à

l'assaillant la destruction, sinon de la pyramide invincible, mais celle de son écosystème. De plus, les cent villes-Ruche de la planète Terre vivaient assez éloignées les unes des autres ce qui rendait les possibles conflits de voisinages sans objet ; enfin, la totale autonomie économique et énergétique de chaque ville-Ruche supprimait tout risque de conflits dus à la cupidité ; d'ailleurs, les conditions mêmes de vie des *homo sapiens* avaient fait de la cupidité un sentiment ridicule et dépassé. Il n'y avait pas d'échanges marchands entre les villes-Ruche, et les villes-Ruche n'utilisaient aucune forme monétaire, s'il y avait échange il se faisait sous la forme du don ou d'une forme d'échange compensé sans esprit de commerce. Il pouvait toutefois arriver que des habitants d'une ville-Ruche échangeassent ou reçussent en cadeau des vins ou quelques nourritures nouvelles. Le seul échange constant entre les villes-Ruche était celui des connaissances et découvertes qui se diffusaient sur le réseau d'*Encyclodépia*.

Les habitants des villes-Ruches considéraient les connaissances comme la garantie de toutes leurs libertés. En effet, ce savoir les libérait de toutes les contraintes limitatives de la liberté d'être : la faim, la soif, le froid, le chaud, la maladie, l'ignorance, etc. Je le confesse, Maman et moi, nous étions fascinés par la façon dont les habitants de ces libres cités usaient d'*Encyclopédia* pour exprimer leur liberté d'être. Cela commençait lors de l'examen des premières cellules du fœtus. Les micro-interventions des biologistes-chirurgiens se

limitaient à l'optimisation des qualités physico-psychiques originelles de l'embryon : il ne s'agissait que d'optimiser ce qui, déjà, existait comme un possible et de neutraliser ce qui ferait obstacle à cette optimisation. D'où les qualités physico-psychiques remarquables des habitants des villes-Ruche qu'une sorte d'éducation permanente dans les domaines de leur choix renforçait considérablement : cela allait des recherches intellectuelles les plus complexes aux travaux manuels les plus simples et les plus précis, selon les capacités des personnes, qui, de toute façon, ne faisaient pas de hiérarchie entre les capacités humaines : les *homo sapiens* qui entretenaient la propreté de la pyramide étaient aussi estimés que ceux qui menaient les recherches les plus complexes. Car sans le travail des contrôleurs de la propreté, ils étaient assistés par des robots-nettoyeurs, les nobles chercheurs auraient vécu dans la merde.

En l'absence d'un système monétaire, les besoins des habitants étaient reçus par *Encyclopédia* qui prenait contact avec les habitants qui pouvaient satisfaire ces besoins. Ce système régulé par l'intelligence artificielle était d'une perfection totale.

Toutes les capacités humaines étaient appréciées et célébrées dans leurs œuvres pratiques, ou théoriques. Cela tenait peut-être au fait que les *homo sapiens* de la civilisation des villes-Ruche ne faisaient pas de distinction entre le corps et l'esprit selon une dualité ancienne qui avait prévalu

pendant des millénaires. Ils avaient une conception holistique d'*homo sapiens* qu'ils considéraient comme une unité physico-psychique, alors que toutes les tâches répétitives et peu stimulantes de la vie sociale et économique étaient confiées à des robots, humanoïdes ou non, mais jamais modelés à la ressemblance humaine ; certains étaient connectés à *Encyclopédia*, ce qui produisait un processus d'apprentissage réciproque. Ces robots électroniques adaptés à leurs tâches spécifiques permettaient aux *homo sapiens* de développer toutes leurs capacités humaines. Elles semblaient infinies. Il y avait des *homo sapiens* des deux sexes dont la foi en ce que l'on appelle communément Dieu était si parfaite que l'on pouvait, parfois, les voir marcher sur l'eau.

Maman et moi, nous considérions cette conception holistique comme une sorte d'innovation utile, qui était loin d'épuiser le sujet de l'identité essentielle d'*homo sapiens*, nous le savions bien puisque Maman et moi, nous n'étions pas seulement des unités physico-psychiques, des *homo sapiens*... mais c'est une autre histoire. En tout cas, cette conception holistique avait des effets pratiques positifs. On pouvait le constater de façon spectaculaire lors de Jeux olympiques qu'organisaient les villes-Ruche tous les dix ans.

Cette magnifique unité physico-psychique des *homo sapiens* de la civilisation des villes-Ruche, on en admirait la force, la beauté et l'harmonie lors des Jeux olympiques de toutes les villes-Ruches de la planète Terre qui avaient lieu

tous les dix ans. Des présélections s'organisaient dans les cent villes-Ruche de la planète. Chaque cité envoyait une centaine de ses meilleurs athlètes dans les disciplines de son choix (cinquante pour les jeux d'été et cinquante pour les jeux d'hiver). Les Jeux comptaient une centaine de disciplines. Certaines villes-Ruches s'alliaient pour envoyer les cent meilleurs (hommes et femmes, femmes ou hommes). La sélection était difficile, elle était faite par le comité des douze meilleurs athlètes de La Ruche, des médaillés des jeux précédents et des athlètes qui avaient des titres olympiques, il y avait même plusieurs centenaires. L'âge des personnes sélectionnées commençait à 18 ans et ne dépassait pas 28 ans, c'est dire que les pratiques sportives commençaient chez les enfants dès l'âge de six ou sept ans pour se prolonger jusqu'à cent ans et plus. Il était rare qu'un ou qu'une athlète participât deux fois aux olympiades. C'était arrivé deux fois en quatre siècles : une marathonnienne de 18 ans puis de 28 ans avait remporté la médaille d'argent à 18 ans et l'or à 28 ans. Un skieur volant de l'extrême avait eu l'or à 18 ans et l'argent à 28 ans. Précisons que ces olympiades n'opposaient pas des athlètes représentants leurs villes-Ruches respectives, comme si ces communautés eussent été des cités grecques dont *Encyclopédia* pouvait vous raconter l'histoire et vous citer Hérodote aussi bien que Platon, Aristote, ou Thucydide. Non ! les athlètes étaient en compétition pour montrer à eux-mêmes et elles-mêmes ainsi qu'aux autres *homo sapiens* les splendides capacités du corps humain, ce qui stimulait tous

les *homo sapiens* : tous et toutes pratiquaient un ou plusieurs sports selon leurs âges et capacités. Vainqueurs et vaincus des Olympiades décennales étaient célébrés dans toutes les villes-Ruche de la planète Terre.

Même en hiver, les athlètes des deux sexes pratiquaient leurs sports comme s'ils étaient nus. Leurs combinaisons étaient faites d'une substance organique rafraichissante ou chauffante qui épousait la force et l'harmonie des corps dans l'effort, seules les toxines étaient expulsées de la sueur, l'eau était restituée aux corps par capillarité. La couleur des combinaisons organiques était nuancée selon les variations des pigments de la peau des athlètes : du rose bonbon au brun cuivré. Seuls les judokas portaient par-dessus leur combinaison le *judo-gi* ou *do gi* qui permettait les prises traditionnelles. Toute tenue propre à un sport spécifique qui voilait le corps n'était pas portée lors des cérémonies : ouverture, fermeture, remise des médailles. D'une certaine façon, on peut dire que les Olympiades étaient des fêtes de la beauté physique et psychique des *homo sapiens*. Maman et moi, lors de nos premières Olympiades, alors que nous regardions ces compétitions sportives ; nous qui venions des temps et d'une culture où la nudité était considérée comme honteuse, nous avons eu du mal à apprécier le spectacle étrange de ces corps nus, ou tout comme. En ce qui me concerne, je n'avais montré ma nudité que lors de mon supplice par les Romains, à Jérusalem... et encore, dans

l'iconographie traditionnelle de mon martyr la tradition voilait mon sexe d'une sorte de pagne... peut-être pour voiler le fait que l'homme-Dieu considéré comme le fondateur du christianisme était un juif, peut-être pas toujours orthodoxe, mais circoncis. Certains chrétiens des plus délirants, comme un nommé Luther par exemple, avaient souffert d'un antisémitisme stupéfiant, qui, dans le passé, avait provoqué de grands et terribles massacres.

Pour des raisons pratiques ; lors des Olympiades, les sexes des hommes jouissaient d'une protection qui en atténuait la proéminence et les frottements potentiellement douloureux. Celui des femmes jouissait d'une protection différente, mais on percevait la subtile beauté des grandes lèvres du sexe féminin.

Il y avait là quelque chose de choquant pour Maman et pour moi. Toutefois, en voyant la joie sereine des spectateurs qui admiraient en toute innocence la beauté et la force en mouvement, nous avons compris que ces *homo sapiens* étaient libres. Aucun désir lié à ce que des théologiens d'autrefois appelaient la luxure n'animait les regards joyeux de ces gens. Ils étaient comme une espèce nouvelle dont la sexualité ne s'exerçait que dans un but de reproduction, source d'un plaisir apprécié qui faisait partie de l'harmonie ordinaire des couples. Je l'avoue, je fus très fier lorsque je constatai que leurs couples duraient toute une vie et qu'ainsi

ils suivaient ce que j'avais dit à ceux que l'on appelait « mes apôtres » : « que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni ».

La façon dont se formaient les couples était particulière. C'était un libre choix guidé par *Encyclopédia*, qui, dans un premier mouvement, analysait dans les cent villes-Ruche de la planète tous les couples potentiels des jeunes hommes et des jeunes femmes d'âge olympique (de 18 à 28 ans). Néanmoins, il y avait de nombreuses exceptions, car l'âge des mariages était variable, de quinze ans à un âge avancé. L'analyse d'*Encyclopédia* se fondait sur une connaissance intime des caractéristiques physico-psychiques de tous les couples potentiels de la planète Terre. Puis, les célibataires qui désiraient se marier recevaient le ou les noms des conjoints découverts par *Encyclopédia* (jamais moins de quinze ans pour les deux sexes). Si plusieurs noms étaient donnés, on pouvait demander à l'intelligence artificielle d'affiner la sélection en proposant des critères très personnels. Les mariés pouvaient venir de la même ville-Ruche ou d'une pyramide étrangère. Ce système de formation des couples était presque parfait : le taux de divorces était insignifiant, 2 pour 1000 couples ainsi formés. Cette imperfection marginale était un signe du fait que le système était parfaitement humain en dépit (ou en raison) du rôle important joué par *Encyclopédia*. Faut-il ajouter à cette stabilité remarquable des couples une influence de ce que l'on pourrait appeler un conformisme social qu'une vie

sexuelle très libre, voire libertine, aurait pu partiellement expliquer ? Pas du tout ! Les pratiques sexuelles débridées quasi simiesques avaient fait leur temps... les personnes qui questionnaient *Encyclopédia* sur la vie des rois de France ou des présidents américains, notamment Louis XIV (1638-1715) et Louis XV (1710-1774), s'étonnaient du nombre de leurs maîtresses et de leur sexualité obsessionnelle, surtout dans le cas de Louis XV et de son contemporain, le marquis de Sade (1740-1814). Pour les présidents américains, le choix était encore plus grand. L'homosexualité dans les deux sexes était rarissime, et ne posait aucun problème. Tout ce qui avait trait aux plaisirs sains des individualités saines était considéré comme relevant exclusivement de la sphère privée : la ville-Ruche, en tant que libre collectivité de libre association, ne s'en mêlait pas. Cela faisait partie de sa déontologie.

De plus, les cas de couples homosexuels étaient rares ; il y avait plusieurs raisons à ce fait : d'abord, les mutations génétiques qui induisaient l'homosexualité naturelle avaient été identifiées, elles étaient traitées à l'état embryonnaire ; de plus, le mode de vie dans La Ruche était particulièrement sain : il n'y avait pas de surpopulation, le sport (créateur d'endorphines) était une pratique constante et la passion du savoir stimulait aussi les libidos. Garçons et filles étaient élevés ensemble, sauf lors de l'adolescence où chaque sexe avait une éducation alternativement mixte et séparée. Les troubles et les souffrances que les transformations

hormonales pouvaient provoquer étaient clairement expliqués. Des formes spécifiques de méditation aidèrent les jeunes qui en exprimaient le désir. Dans certains cas, des couples sexuellement compatibles étaient formés afin que les jeunes, plus ardents que d'autres, découvrent les beautés du plaisir sexuel. Bien que toujours rendus conscients de leurs différences physico-psychiques, les *homo sapiens* des deux sexes vivaient des relations toujours marquées par le sens de leurs égalités complémentaires. La pratique sportive en donnait une bonne illustration.

À titre d'exemple, les meilleurs marathoniens hommes courraient les 42 kilomètres 195 mètres en moins de deux heures (le record était de une heure 48 minutes et 23 secondes). Pour les femmes, la moyenne était de deux heures et quelques minutes (le record féminin était de une heure cinquante-sept minutes et dix-neuf secondes).

La vie de la ville-Ruche, où nous séjournions Maman et moi, s'inscrivait dans le milieu naturel alpin que les habitants ne cessaient d'explorer, pour leur plaisir, dans un but de connaissance scientifique dans tous les domaines, ou pour un mélange de motivations diverses. Il en était de même dans toutes les villes-Ruche, quel que soit leur milieu naturel, celui-ci était toujours beau. Les cités en bord de mer exploraient le milieu marin qui leur offrait des plaisirs infinis qu'elles partageaient avec les autres villes-Ruche grâce à *Encyclopédia* et à des visites amicales. La libido des *homo sapiens* avait de

multiples opportunités pour s'exprimer outre la génitalité proprement dite. Il y avait des couples fondés sur une amitié amoureuse intense où la sexualité jouait un rôle secondaire. D'autres couples, par contre, avaient une intense activité sexuelle qui était un des fondamentaux de leur amour. Il y avait tant et tant de nuances dans ce domaine essentiel au bonheur et à l'harmonie des villes-Ruche, que l'on est obligé de reconnaître la qualité du travail matrimonial d'*Encyclopédia*.

Il n'y avait pas de zoos ou d'aquariums, sauf ici ou là pour soigner des animaux blessés ou malades. La zoologie et la médecine animale avaient suivi et parfois précédé celles des *homo sapiens*. Cet ensemble de connaissances était d'un niveau admirable et les espèces animales prospéraient sur une Terre où *homo sapiens* connaissaient et, si nécessaire, modifiaient les processus de la vie végétale, animale, ainsi que certains processus planétaires et cosmiques non pour les dominer, mais pour les servir et veiller à ce qu'ils ne mettent pas en danger le processus même de la vie. Il y avait là un travail considérable, renforcé par l'intelligence artificielle, que chacune des cent villes-Ruche de la planète accomplissait pour son environnement immédiat, plusieurs millions de kilomètres carrés, sans compter les mers et les océans. *Encyclopédia*, en connectant toutes ces recherches et découvertes les rendait, si l'on peut dire, universelles. De plus, avec une population mondiale de cinquante millions,

l'espèce homo sapiens, bien que dominante, laissait de très grands espaces aux autres espèces vivantes, tout en veillant à ce qu'aucune ne vienne rompre les équilibres qui faisaient de la planète Terre un monde d'une grande somptuosité et harmonie. Les chasseurs et les pêcheurs jouaient un rôle important dans l'équilibre des relations entre les espèces animales. De plus, ils fournissaient les villes-Ruche en protéines animales pour nourrir les habitants dotés d'un métabolisme qui avait besoin de consommer ces types de protéines. Ces chasseurs et ces pêcheurs, femmes et hommes, étaient soit des professionnels à plein temps soit des personnes qui avaient d'autres fonctions dans la pyramide ; ce phénomène des fonctions multiples, ou tâches multiples, était assez répandu dans les villes-Ruche. En ce qui concerne les chasseurs et les chasseresses, tous et toutes étaient des tireurs d'élite qui tuaient les bêtes sans les faire souffrir et savaient les dépecer avec un art qui montrait le respect éprouvé pour ces bêtes. Les animaux étaient abattus selon des règles précisées lors de chaque campagne de chasse de l'une ou l'autre espèce animale : nombre de bêtes à abattre, âge, mâle ou femelle, état de santé, etc.

Les arbres et les océans faisaient l'objet d'un soin particulier en raison de leur beauté qui était admirée, mais également en raison de leur rôle de régénérateurs de la pureté de l'air, de stockage du CO², d'habitat de nombreuses espèces animales et de régulateurs de la température

terrestre. De plus, bon nombre *d'homo sapiens* utilisaient l'air des forêts et le contact des arbres pour régénérer leur système psycho-physique. Les habitants des villes-Ruche en bord de mer utilisaient le massage des vagues et le contact de certaines algues dans un même but de régénération. Il s'agissait là autant d'une croyance subjective que d'un savoir objectif : en effet, des études scientifiques avaient montré que le contact du corps humain avec les eaux marines et certaines espèces d'arbres (oliviers, chênes, séquoias, fraké, hêtre, baobabs, etc.) avait des effets régénérants sur le système psycho-physique des *homo sapiens*. Toutefois, plusieurs scientifiques avaient considéré qu'ils étaient incapables de conclure s'il s'agissait d'un effet placebo ou d'un fait objectif.

Chaque ville-Ruche exerçait un contrôle sur l'harmonie animale et végétale (y compris les algues) d'un très vaste territoire. Les informations recueillies nourrissaient le domaine universel d'*Encyclopédia*, qui favorisait l'harmonisation des cités avec l'ensemble complexe des lois naturelles. On retrouvait ici le principe qui dirigeait chaque ville-Ruche : « On ne commande à la nature qu'en lui obéissant ».

De prime abord, la phrase de Francis Bacon avait une simplicité rassurante. Le problème était que la nature, dont à priori les lois et le fonctionnement terrestre étaient connus (bien qu'ils fissent sans cesse l'objet de découvertes

nouvelles). En effet, ces connaissances n'avaient cessé d'entrer dans une expansion sans borne. Cette expansion était concomitante à celle des connaissances scientifiques des phénomènes naturels qui régissaient l'ensemble de l'univers. Elles avaient montré que la planète Terre dans son existence même était un élément modeste dans ses dimensions : elle faisait partie d'un ensemble cosmique dont la dimension passait l'imagination des *homo sapiens*. Il y avait là un ensemble intelligent ou intelligible, qui, en dépit de leurs splendides efforts, passait les capacités de compréhension des *homo sapiens*.

Ne voyez pas là une référence à ce que l'on appelait autrefois « l'argument cosmologique » (la beauté et l'ordre du cosmos) comme preuve de l'existence de ce que l'on appelait Dieu. Pas du tout. Les domaines de la science et de la foi étaient séparés. La science appartenait au domaine de la connaissance objective que tout individu qui s'y intéressait pouvait maîtriser. La foi appartenait au domaine de la connaissance subjective dont les êtres faisaient l'expérience ou ne la faisaient pas. Cette séparation admise et respectée n'empêchait pas les deux domaines d'entretenir un dialogue riche en surprises mystérieuses.

Selon *Encyclopédia*, l'aventure de la connaissance scientifique, qu'elle opposait à la connaissance idéologique, avait commencé vers 1500 en Europe. Toujours selon *Encyclopédia*, la connaissance scientifique était fondée

sur le doute créatif alors que la connaissance idéologique n'était que certitudes. D'un point de vue pratique, l'application systématique du doute créatif associé aux langages mathématiques aboutissait à une sorte de mouvement perpétuel de découvertes scientifiques. Par contre, les certitudes idéologiques pouvaient créer des catastrophes lorsqu'elles devenaient des pratiques sociales figées dans le temps, entraînant des centaines, des milliers, ou des millions et des millions d'individus à croire en des chimères (une part objective ou scientifique une part de certitudes névrotiques). Si ces idéologues utilisaient des instruments issus des découvertes scientifiques, la vie même du vivant sur la planète Terre pouvait être mise en danger.

Selon *Encyclopédia*, une avancée décisive, fruit de plusieurs siècles de découvertes astronomiques et autres, fut faite sur le continent européen par des centaines, pour ne pas dire des milliers, de scientifiques : Copernic, Galilée, Newton, Einstein, Werner von Braun (l'inventeur des V1 et V2 qui avaient bombardé Londres en 1944-1945; et Paris, une seule fois en 1945). Tous ces scientifiques avaient contribué au lancement d'un satellite porteur d'un télescope nommé Hubble, nom d'un astronome étatsunien Edwin Powell Hubble (1889-1953) qui avait démontré que l'univers est en expansion et que plus les galaxies sont éloignées de la terre, plus leur vitesse d'expansion s'accroît. Ce télescope avait permis, pour la première fois, de franchir le mur de

l'atmosphère terrestre qui nous empêchait d'explorer la Voie Lactée, et une part de son au-delà : cet amas d'étoiles et d'univers qui jusque-là constituait la limite de l'espace pressenti, et pas nécessairement connu. Grâce aux premières observations faites par certains télescopes terrestres, par exemple celui du désert d'Atacama au Chili (le désert si sec clarifie l'atmosphère), le lancement du satellite d'observation Hubble en 1991 permit de voir ce qui était visible dans la Voie Lactée et même au-delà. Toujours selon *Encyclopédia*, que nous résumons tant bien que mal (Maman et moi ne sommes pas des scientifiques, mais de vivantes images religieuses), ce sont ces perceptions d'un au-delà de notre galaxie, La Voie Lactée, qui ont conduit les *homo sapiens* du monde occidental à lancer de nouveaux télescopes spatiaux pour voir au-delà de La Voie Lactée (elle n'a rien à voir avec la tétée d'Hercule). C'est-à-dire dans ce que les astrophysiciens appellent l'infrarouge lointain, celui que l'œil humain ne perçoit pas. Déjà avec Hubble, et d'autres satellites spatiaux, *homo sapiens* avait vu que La Voie Lactée contenait de cent à quatre cents billions d'étoiles et probablement autant de planètes, dont une est la nôtre, la Terre. On avait aussi découvert plusieurs milliers d'exoplanètes, dont certaines, peu nombreuses pour l'instant, pourraient, peut-être, avoir développé des formes de vie. Cela aurait dû rendre *homo sapiens* modeste, fièrement modeste si l'on peut dire. Malheureusement, les équipes de scientifiques qui étudiaient les lois et le fonctionnement de l'univers n'étaient qu'une

fraction infime du nombre total des *homo sapiens* : un million, deux millions de personnes au maximum, sur une population totale de plusieurs milliards d'*homo sapiens* plus enclins aux certitudes idéologiques qu'au doute nécessaire à la pensée scientifique.

L'âge scientifique avec ses nouveaux prêtres (les « savants ») de plus en plus éloignés des peuples livrés aux passions idéologiques ne s'annonçait pas bien. Maman avait essayé d'avertir les *homo sapiens* des dangers d'une science qui produisait des hommes arrogants sans Dieu. Je dis bien des hommes, car tous les tyrans (Néron, Ivan le Terrible, Frédéric II, Guillaume II, Hitler, Staline, Fidel Castro, Idi Amin Dada, Nkruma, Putine, la série des Kim nord-coréens, les ayatollahs iraniens, etc., etc.) sont tous de sexe masculin. Ce n'est pas que la reine d'Angleterre Élisabeth Ière ou l'impératrice de Russie la Grande Catherine, ou celle d'Autriche-Hongrie Marie-Thérèse, ou Madame Golda Meir aient été d'une douceur angélique, mais, enfin, on ne peut pas les considérer comme des tyrans aux techniques simplistes et répétitives : faire peur ; acheter les fidélités ; désigner un ou plusieurs ennemis (de l'intérieur et de l'extérieur) ; faire la guerre ; au besoin provoquer la famine (lorsque les *homo sapiens* ont faim, ils sont dociles) ; puis, si le pouvoir du tyran est menacé : faire la guerre, et surtout ne pas la perdre. Oui ! à dix-sept reprises reconnues par l'Église, que ce soit en Argentine, aux Philippines, aux États-Unis, en

Pologne, en France, aux Pays-Bas, au Portugal, au Rwanda, au Venezuela, au Japon, etc., etc. Maman était apparue à des gens simples, souvent des enfants, pour leur dire que les *homo sapiens* devaient revenir à la foi en Dieu pour éviter les catastrophes qui les menaçaient. Souventefois, j'accompagnais Maman. Lors de ses apparitions, Maman faisait au mieux et la lumière-amour de l'indicible venait éclairer ces rencontres ; mais dans l'ensemble, je dois reconnaître que nous n'obtenions pas le succès universel que nous avions espéré.

Alors nous avons placé notre attente dans ce qui nous semblait la logique même de cette exploration de l'espace qui avait commencé il y avait si longtemps, chez les Indiens, les Mésopotamiens, les Égyptiens et les Grecs, et qui semblait un attribut divin accordé aux *homo sapiens*, ou pour le moins à certains d'entre eux qui, *in fine*, finissaient par convaincre les autres. Depuis le XVI^e siècle environ, les peuples de l'Occident, si l'on suit *Encyclopédia*, avaient fait des progrès remarquables dans ces domaines, en 1969 ils étaient même allés sur la Lune, en partie grâce à celui qui avait mis au point les V1 et les V2 des nazis.

Après avoir lancé Hubbel en 1991, qui leur avait fourni des images magnifiques du cosmos, ils avaient lancé, en 2021, le télescope spatial James Webb qui était allé encore plus loin, environ 1,5 million de kilomètres de la Terre. James Webb avait donné des images encore plus extraordinaires que les

peintures de Michel-Ange aux plafonds de la chapelle Sixtine, peintes de 1508 à 1512. Elles racontent la création du monde et son histoire, version biblique... encore que... si l'on y regarde bien, Michel Ange, sur un mode certes symbolique, donne une image de l'univers qui n'est pas totalement une insulte à la réalité des images fournies par James Webb, et Hubbel : le Saint-Esprit et sa splendeur sont respectés.

Le projet du satellite spatial James Webb avait commencé peu de temps après le lancement de Hubbel. En allant encore plus loin dans l'espace-temps, on pensait avec raison s'approcher de l'instant de la création de l'univers, certains parlaient de « *Big Bang* ». On n'en était pas là... et même loin de là ; même si au cours des siècles suivants les *homo sapiens* étaient allés encore plus loin, ils n'avaient jamais atteint l'instant même de la création. Maman et moi, nous savions que cet instant n'était pas visible au sens ordinaire ou scientifique du visible, cet instant n'avait pas de nom, de façon ordinaire certains êtres éclairés l'appelaient Dieu, tout en sachant que ce nom n'était qu'un mot, qui désignait un Dieu caché et vivant.

Tout cela reposait sur la vitesse de la lumière, le temps qu'elle mettait avant de nous parvenir était proportionnel à la distance entre la terre et l'objet observé. C'est ainsi que l'on pouvait observer des instants passés de la formation de l'univers, car le rayonnement observable permettait de déterminer la composition de la matière céleste : on y

retrouvait les mêmes composants chimiques que ceux qui forment la Terre et le corps des *homo sapiens*, comme celui de tous les animaux : nous sommes les enfants des étoiles. C'est la raison pour laquelle l'instant même de la création de l'univers n'était pas observable au sens scientifique de ce terme : en effet, plus les particules observées étaient éloignées de l'observateur, et plus l'observateur modifiait les mouvements des particules observées. Objectivité et subjectivité ne faisaient plus qu'un et chaque observateur observait une réalité indescriptible, inconnue et inconnaissable. Dieu.

Dans le lointain observable, les images obtenues par James Webb étaient d'une beauté sublime. Maman et moi nous espérions qu'une telle beauté ferait comprendre aux *homo sapiens*, à tous les *homo sapiens*, que ce qu'ils voyaient en vrai, comme les peintures de la chapelle Sixtine, était un des visages (si l'on peut dire) de ce que certains d'entre eux appelaient Dieu. Certes, le Dieu créateur qui touche l'index d'Adam au faite de la chapelle Sixtine a quelque ressemblance avec le Zeus grec ou le Jupiter romain, mais toute création nouvelle prend appui sur des créations anciennes : des lignes descendantes et ascendantes relient les choses de la Terre aux cieux. Nous devons suivre ces lignes pour rejoindre Dieu.

Le chef-d'œuvre artistique ouvre toujours des portes sur d'autres chefs-d'œuvre artistiques, et, de la même façon,

l'univers scientifique ouvre toujours des portes sur d'autres univers scientifiques. C'est la raison pour laquelle, Maman et moi, nous faisons un rapprochement entre la chapelle Sixtine et les images des télescopes spatiaux.

Malheureusement, vers l'an 2050, les *homo sapiens* qui avaient conscience de ces réalités cosmiques ne représentaient pas même un pour cent des 12 milliards d'habitants de la Terre. Si vous prenez le nombre des scientifiques et des ouvriers spécialisés qui ont permis la construction du télescope James Webb, vous arrivez à des chiffres relativement modestes. Par exemple, le centre Goddard aux États-Unis qui assembla le télescope spatial ne compte que six-cents personnes, environ ; si vous ajoutez les personnels de la base européenne de Kourou en Guyane française ainsi que les constructeurs (notamment Airbus) de la fusée Ariane 5 qui lança le satellite porteur du télescope, vous pouvez ajouter plus de mille personnes. À cela, il faut joindre une équipe canadienne de quelques centaines d'*homo sapiens*. En comptant large, cette aventure exceptionnelle n'aura concerné directement que quelques dizaines de milliers de personnes. Les autres, plusieurs milliards, pouvaient éventuellement admirer, mais rares étaient les *homo sapiens* qui pouvaient comprendre le sens de cette splendide immensité. Sans oublier le fait que certains théologiens musulmans continuaient à prêcher que la terre était plate, comme semble l'affirmer le Coran. Or, si

l'on avait la grâce d'avoir reçu la foi, ces réalités cosmiques sublimes étaient un des multiples « visages » de ce que l'on appelait Dieu, et que moi, le fils de Marie, j'appelle « notre Père du ciel ». Je disais parfois à celles et ceux que l'on appelait « mes disciples » : « Soyez parfait comme votre Père du ciel est parfait ». C'était beaucoup demander, je le sais, mais ils faisaient des efforts, et c'est une des raisons pour lesquelles je les aimais. « Faire des efforts » ne signifie pas devenir rigide pour passer en force, ce qui n'est pas très difficile. « Faire des efforts » signifie porter son attention sur la douceur de l'indicible qui est toujours présent.

Maman et moi nous ne savons pas exactement à quel moment les *homo sapiens* ont cessé de « faire des efforts ». Cela a pris beaucoup de temps. Cela a commencé lorsqu'ils ont élu pour leurs chefs les plus mauvais des hommes, comme le fut Adolf Hitler en 1933. Ou, lorsque les chefs n'ont pas été choisis par de libres élections, et que les plus mauvais des hommes ont pris le pouvoir par le mensonge, la dissimulation et le meurtre : les efforts brutaux. Alors les hommes se sont mis à adorer, et même à déifier, ces monstres, qui, plus ils persécutaient les *homo sapiens*, plus ils devenaient des « pères » idolâtrés par des *homo sapiens* amoureux de leurs terreurs et auxiliaires de la terreur au nom d'un « bien » imposé par la terreur. Certains entraient en résistance, mais ils ne pouvaient lutter contre une tyrannie disposant de moyens brutaux et subtils de contrôle politique

et social : l'élimination des parents réfractaires et l'endoctrinement systématique des enfants, qui en arrivaient à dénoncer les parents déviants. Après deux générations endoctrinées, les tyrannies semblaient éternelles. Semblaient, car Maman et moi, nous sommes bien placés pour savoir qu'aucune forme de la matière de l'univers n'est éternelle. Toute forme prend tôt ou tard une autre forme et toute action orientée par ces formes provoque une réaction dans la direction contraire. Cela prend plus de mille ans... parfois.

Chapitre 2

« Faire des efforts », tout était là, mais sitôt que la facilité enfonçait un coin dans la poutre faîtière de la volonté douce des *homo sapiens* (par opposition à celle qui veut dominer en férocité), ils s'abandonnaient aux seuls parmi eux qui faisaient des efforts brutaux alliés aux ruses dont Satan était le maître. Les plus mauvais des hommes, et parfois des femmes, prenaient le pouvoir. Ils faisaient tout, absolument tout, pour le conserver. La Terre entière avait été touchée, mais le continent qui avait le plus constamment souffert était l'Afrique, tant au nord qu'au sud. Tout cela avait duré plus de mille ans... tout cela, c'était la puissance du vide qui appelle le mal dont le maître est celui que, Maman et moi, nous appelons « Satan » ou « l'esprit malin ».

Il est difficile de dire quand cela avait commencé, car dès l'origine, il y avait dans *homo sapiens* deux déficiences : une sorte de volupté à s'abandonner au vide. Cette volupté du vide est de façon symbolique exprimée dans la Genèse lorsque, sur une vague promesse (devenir semblable à Dieu), Ève mange du fruit défendu. À cette première déficience, il faut ajouter la seconde : une obscure volonté de toujours trouver un coupable pour le ou la sacrifier. De la même façon symbolique, la Genèse nous montre Adam accusant Ève de la faute et Ève accusant le serpent de l'avoir trompé : « Le serpent m'a trompé et j'ai mangé du fruit. » (Genèse 3 ; 13)

En un sens, on peut penser qu'Adam est un faux-cul, il accuse Ève, alors qu'Ève assume son geste... enfin presque, le serpent...

Je précise (« je », c'est-à-dire Maman et moi) : si Dieu, ce n'est qu'un mot pour une vérité sublime, permet tout sauf de manger d'un fruit, c'est pour fonder l'essentiel qui fait *homo sapiens* : sa liberté, ce que les anciens théologiens appelaient « le libre arbitre ». Moi, je suis venu pour enseigner aux *homo sapiens* le bon usage de leur liberté, c'est la raison pour laquelle j'ai dit : « Je suis le chemin, je suis la vérité, je suis la vie » (Jean 14 ; 6, 7).

« Le péché originel » c'est peut-être cela : la volupté de s'abandonner au vide et l'obsession de se défausser sur un coupable, un composite que l'on peut appeler le **ressentiment**. En tout cas, c'est de cela, et pour abolir cela, que moi, que l'on appelle « le fils de Dieu », je suis mort crucifié par des soldats romains. Ils me disaient « roi des Juifs » alors que le plus souvent je me donnais le simple titre de « Fils de l'homme ». J'étais mort afin de leur faire comprendre qu'ils devaient remplir le vide par la foi en Dieu et cesser de chercher des coupables et de sacrifier des innocents. Plus de deux mille ans ne m'avaient pas suffi pour réussir à tous les convaincre.

S'abandonner au vide cela signifiait abandonner son libre arbitre pour se soumettre à une autorité non pas librement

choisie, mais imposée par la force et par les ruses de la séduction. Si l'on excepte le monde musulman dont le cas est particulier, tant que les chefs des *homo sapiens* avaient cru en Dieu, il y avait eu des fautes et des abus... toutefois, nous savions, Maman et moi, qu'il ne fallait pas attendre la perfection chez *homo sapiens*, mais des efforts, ceux qui se font dans la douceur. Par exemple, les reines et les rois européens commettaient de grandes fautes, mais ils faisaient toujours des efforts... pas toujours heureux ni judicieux... les conséquences étaient lourdes et tragiques... parce qu'ils cherchaient tous et toutes où était le coupable et le trouvaient même s'ils ne le trouvaient pas. Le Juif fut longtemps un coupable idéal, ce qui est surprenant puisque Maman et moi, ainsi que tous les premiers chrétiens, y compris mes apôtres, nous sommes tous juifs... enfin ! c'est bien connu, *homo sapiens* n'est pas réputé pour la cohérence de sa pensée, sauf quand il pense scientifiquement... et encore, les pires idéologues sont ceux qui transforment la science en une idéologie, ou, c'est la même chose, mettent la science au service d'une idéologie... comme Werner von Braun !

Pourtant, il y avait de l'espoir, du chaos on voyait émerger des lumières créées par l'amour de la beauté dans les arts, par amour de la connaissance dans les sciences, par l'union de ces deux amours qui pouvaient se combiner de bien des façons... comme chez Werner von Braun, car si bien des

choses sont simples, rien n'est jamais simpliste : si la rose est simple dans sa splendeur, ses racines sont complexes. Parfois, reines et rois inspirés par leur foi en Dieu faisaient preuve de bonté. Ils suivaient en cela la parole biblique qui fait dire au Dieu judéo-chrétien (qu'à la demande pouvait citer *Encyclopédia*) : « Je désire la bonté et non des sacrifices d'animaux » (Osée 6 ; 6 et Matthieu à deux reprises : 9 ; 13 et 12 ; 7). La bonté s'opposait à l'obsession de la recherche des coupables, vrais ou faux... faux souvent, car les vrais avaient tendance à se perdre dans des causalités multiples et rarement unilatérales ou linéaires, c'est la raison pour laquelle l'Église bénissait les condamnés à mort avant leur exécution : la justice des hommes pouvait avoir des raisons de condamner, celle de Dieu... on ne savait pas.

Car dans un monde imparfait, il fallait bien vivre et se protéger des meurtriers et des *homo sapiens* qui s'abandonnaient au vide et au ressentiment. Alors, on appliquait la vieille loi du talion, qui semblait résoudre les problèmes (Staline : « Pas d'homme, pas de problème ») ... sauf quand elle les aggravait si le coupable n'en était pas un, ou si la culpabilité était une chimère. La culpabilité chimérique recréait mon sacrifice qui avait rendu Maman si triste et par lequel j'avais sacrifié ma vie pour délivrer les *homo sapiens* de l'esprit du vide, du ressentiment et du sacrifice humain, ou animal.

Parce que j'étais **aussi** un *homo sapiens*, à l'instant de ma mort j'avais exprimé l'horreur du vide dans mon dernier cri humain (par exemple, Marc 15 ; 34 et Matthieu 27 ; 46 – mais ni Luc ni Jean) :

« Vers trois heures, Jésus cria d'une voix forte : *Eli, Eli, lema sabachthani* ? (ce qui signifie : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?) »

Selon Matthieu, il est 3 heures ; selon Marc, il est midi : ce sont des choses qui arrivent lorsque l'on n'a pas préréglé ses montres avant l'événement... ou alors les deux apôtres n'avaient pas la même perception du temps.

Quant à moi, je ne me souviens pas de l'heure, mais en tant que premier concerné par cette affaire, je dois dire que Matthieu et Marc ont raison et que les versions de Luc, 23 ; 46 (il me fait dire, à 3 heures : « Père, je remets mon esprit entre tes mains » et de Jean, 19 ; 30 (il me fait dire sans donner d'heure : « Tout est achevé ! »). Ces deux versions sont plus « bien pensantes » que vraies. Au XXI^e siècle, ils appelaient ça des « *fake news* ». Toutefois, je dois admettre que les versions de Luc et de Jean, factuellement fausses, sont vraies dans l'Esprit-Saint.

Parce que l'univers est complexe, un autre danger était apparu : l'impunité des coupables directement repérables, qui conduisait au chaos de « la lutte de tous contre tous ». Il en était ainsi lorsque le roi (quelle que soit la forme de cette

institution régaliennne) ne rendait plus la justice. Les Grecs anciens, Hésiode dans « Les travaux et les jours », l'avaient déjà dit : « les animaux se dévorent les uns les autres ; alors qu'aux hommes, Zeus a donné la justice ». Hésiode : VIIIe ou VIIe siècle av. J-C., en principe cela veut dire huit ou sept siècles avant moi.

Ce qu'Hésiode appelle la justice, ce sont les lois qui disent le permis et le défendu pour sanctionner quiconque pratique le défendu. Les lois sont la forme stable que prend « le libre arbitre » des *homo sapiens* vivant en collectivité. Le libre arbitre est la loi fluctuante des individualités. Sur ces deux réalités, qui donnent de l'espace à la liberté, reposait l'harmonie des villes-Ruche. Il avait fallu des guerres et des catastrophes pendant plus de mille ans pour en arriver là.

C'est Maman qui en avait prévenu les *homo sapiens* en 1917 à Fatima. Elle avait dit aux enfants que la guerre allait bientôt finir (la Grande Guerre de 14-18), mais que si les *homo sapiens* ne revenaient pas vers Dieu, une autre guerre, plus horrible encore, viendrait. Alors Adolf Hitler, convaincu de la supériorité raciale des « Aryens », est venu. Les Aryens : un peuple mythique et réel originaire de Perse. La Perse qu'en 1935 le Chah Reza (1878-1944) par admiration pour l'Allemagne nazie décida d'appeler "Iran", le pays des Aryens. Et l'empereur Hirohito, convaincu de la supériorité raciale des Japonais, commença l'invasion de la Chine et de la Corée avec les massacres de Nankin, l'utilisation des gaz de combat et

une multiplication de crimes contre l'humanité. En 1940 Hirohito fit du Japon un partenaire qui créa le Pacte tripartite avec Hitler et Mussolini... et en décembre 1941, il lança l'attaque sur Pearl Harbor. Ce fut ce qu'*Encyclopédia* appelle la Deuxième Guerre mondiale, elle fit environ soixante-dix millions de morts... peut-être plus... ce n'était qu'un début.

Elle eut pour effet d'achever de détruire l'Europe, la destruction avait commencé avec la Première Guerre mondiale, celle de 1914-1918 (20 millions de morts, plus autant de victimes dans le monde entier dues à « la grippe espagnole »). C'est alors l'Amérique du Nord, essentiellement les États-Unis, en ce temps-là peuplés en majorité par des Européens émigrés, qui prit en main l'organisation du monde. Ça aurait pu être pire, si, par exemple, le système bolchévique ou communiste avait réussi la conquête du monde. Toutefois, le répit fut de courte durée.

L'Europe ruinée par la guerre, divisée entre un Est bolchévique et un Ouest américanisé perdit son Empire colonial dont la partie africaine et musulmane sombra dans le vide d'un ressentiment antieuropéen de plus en plus féroce dans la mesure où les indépendances de ces régions tournaient à l'échec pour des populations de plus en plus nombreuses et pauvres, qui, tout en haïssant l'Europe, venaient s'y établir illégalement par centaine de milliers chaque année. Cela provoqua des tensions, puis des guerres civiles épouvantables, qui prirent parfois une dimension

internationale ; notamment à travers le conflit entre les Israéliens et les Palestiniens.

L'Asie se divisa en trois blocs aux interactions complexes, tant entre ces blocs asiatiques qu'avec le reste du monde. Une des grandes illusions du XXI^e siècle, dont *Encyclopédia* ne parlait pas, avait été de croire que les différences de ressources des régions de la planète Terre créeraient par le commerce un monde paisible : l'interdépendance des uns et des autres provoquant un échange pacifique de ce que les uns avaient en surcroît contre le surcroît des autres. On aurait dû se méfier, déjà en 1703 le traité de Lord Methuen entre l'Angleterre et le Portugal avait assuré l'expansion de l'industrie textile anglaise et le sous-développement de l'économie portugaise figée dans ses exportations de vins. Modernisée, cette illusion n'avait pas duré longtemps... un siècle, deux peut-être.

Très sévèrement vaincus à la fin de la Seconde Guerre mondiale ; en Europe, les Allemands avaient habilement joué de l'illusion du commerce faiseur de paix. En fait, toujours rusés, ils avaient adapté leur meilleur théoricien de la guerre, von Clausewitz (1780-1831), pour faire de l'économie et de la finance la continuation de la guerre par d'autres moyens. Dans un premier temps, ces moyens s'étaient avérés plus efficaces que la guerre comme « continuation de la politique par d'autres moyens » : la citation est tirée d'*Encyclopédia* qui peut vous réciter ou vous faire lire les deux tomes de « De la

Guerre » de von Clausewitz. Le livre fut publié en 1833, deux ans après la mort du militaire. Sa veuve organisa la publication de l'œuvre par amour et fidélité à son défunt époux.

Tout occupée à mener sur le terrain économique et financier son expansion paisible, au sens où l'on y tue peu, l'Allemagne, et l'Europe avec elle, n'avaient pas compris que le reste du monde, plusieurs milliards d'*homo sapiens*, continuait à considérer la guerre comme la continuation de la politique. Surtout lorsque la paix par la dépendance de l'échange du surplus des uns par le surplus des autres ne marchait plus en raison d'une crise qui arrêta l'échange paisible pour le remplacer par la guerre pour combler le manque. On avait alors constaté que la dépendance ne créait pas la paix, mais la guerre, voire l'élimination de ceux qui étaient les plus dépendants des autres.

Un des grands épisodes meurtriers commença deux ou trois siècles après l'illusion germanique de « la paix par le commerce » qui avait achevé de sortir provisoirement l'Europe de l'histoire du monde. Une paix par le commerce que l'Allemagne avait conduite avec cet esprit guerrier qui caractérise, hélas, cette population qui passe facilement de l'apathie, voire de la sympathie, à la brutalité... un peu comme le font les musulmans.

Pendant ces trois siècles, l'Asie était devenue le centre du monde. Quand on dit l'Asie, il faut comprendre la République indienne et la République populaire de Chine : plus d'un milliard d'habitants pour chaque pays. Ces pays étaient dotés d'un armement conséquent, et notamment du « rayon de la mort ». Une arme terrifiante, qui, selon les réglages de son intensité, pouvait détruire des constructions en béton, en métal ou seulement les corps vivants formés de matières organiques... comme les corps des *homo sapiens* que « le rayon de la mort » désintégrait sans en laisser la moindre trace, comme le béton et les métaux réduits en atomes élémentaires. Selon les réglages d'intensité du « rayon », certains éléments organiques et non organiques pouvaient rester intacts : végétation, équipement, infrastructures, etc. Le « rayon de la mort » pouvait être émis par des satellites, ou par les armes de petits calibres portées par un soldat ou montées sur des engins volants. Dans les pays disposant de la technologie du « rayon de la mort », le nom populaire était l'arme gama, on employait mégagama pour les rayons émis par les satellites.

C'est ainsi que certains pays commencèrent à « tuer proprement ». On pouvait dire : « pas de corps pas de crime ». De plus, l'arme gama en désintégrant les corps humains et animaux évitait tous les problèmes liés au traitement des cadavres : le décompte, l'enterrement, la crémation. Comme l'avaient montré les Soviétiques à Katyn,

en 1940, lors du massacre en masse de milliers de membres de l'élite polonaise et d'officiers de l'armée de ce pays. À Katyn, l'enterrement, même dans des fosses communes, posait le problème de la redécouverte des cadavres rendue publique par les Allemands en 1943... et puis, il y avait l'odeur. De même, les Allemands avaient dû se rendre à l'évidence que la crémation industrielle de milliers de cadavres par jour, entre 1942 et 1945, créait des problèmes d'odeurs épouvantables et de pluies de cendres blanches et légères comme des flocons de neige, été comme hiver, dans les villes et les villages alentours. L'arme gama supprimait tous ces inconvénients, pas d'odeur, pas de traces, rien ! La désintégration était totale et instantanée : les atomes qui avaient formé les corps, voire toute substance matérielle, rejoignaient incognito les éléments constitutifs de l'univers : hydrogène, oxygène, carbone, eau, métaux, etc.

Les pays disposant de gama et de mégagama étaient peu nombreux. Outre l'Inde et la Chine, il y avait les États-Unis d'Amérique ; la France, la Grande-Bretagne et l'Écosse qui formaient une confédération, et le Japon. La Russie compensait son absence de gama et mégagama par une abondance de vecteurs porteurs de bombes thermonucléaires, qui, certes, pouvaient être détruits en vol par « le rayon de la mort », mais dont le nombre laissait la possibilité d'infliger à son ou ses adversaires des pertes insupportables. Sans compter les risques de pollution

radioactive que la chute de plusieurs centaines d'ogives nucléaires explosées et non explosées, car contrées par « le rayon de la mort », mais tombées en mer ou sur terre, pouvaient faire courir à la planète tout entière. Cette forme d'équilibre de la terreur évita tout conflit majeur pendant trois siècles environ... sauf en Afrique du nord et du sud du Sahara où des conflits divers et des famines éclatèrent avec une grande régularité.

La Guerre de mille ans, voire plus (celle dont *Encyclopédia* ne parle pas) commença après ces deux à trois siècles presque paisibles... mais qui virent l'invention de gama et de mégagama. En fait, on sait que les premières découvertes et mises au point commencèrent par mégagama, la miniaturisation commença un peu plus tard. Ce sont les travaux d'un serbo-croate génial, Nicolas Tesla (1856-1943), qui permirent aux États-Unis de lancer les recherches. Toutefois, comme Nicolas Tesla était un génie reconnu par toutes les communautés scientifiques importantes, les travaux et découvertes étasuniennes furent connus et suivis en Grande-Bretagne, en Écosse et en France, au Japon, puis en République indienne et en Chine. On ne sait pas pour quelle raison la Russie ne se lança pas dans ces recherches, le fait est qu'elle surdéveloppa son arsenal nucléaire et thermonucléaire. Un fait lourd de conséquences pour les siècles à venir.

Les premières utilisations importantes de mégagama et de gama eurent lieu dans le Xinjiang, une province chinoise peuplée de plus de vingt millions de musulmans sunnites parlant une langue proche du turc. Les Hans, qui constituent l'essentiel de la population chinoise (plus d'un milliard d'*homo sapiens*), avaient une profonde méfiance et détestation des musulmans. L'idéologie communiste, qui, depuis 1946, dominait parmi les cadres dirigeants de la Chine, n'arrangeait pas les relations entre une population profondément religieuse au sens coranique de ce terme et une population qui, sur fond de communisme, suivaient les principes d'une civilisation millénaire ou survivaient des principes confucéens et, chez les plus téméraires, les idées surprenantes de Lao Tseu. Il y avait aussi des chrétiens chinois. Quant aux musulmans, ils s'en tenaient à la lettre du Coran, ses interdits et ses obligations exprimés dans la charia (la loi divine, donc inchangeable et inviolable sous peine de mort sur la Terre et de damnation dans les cieux). Pour ces raisons, dans leur mode de vie courant, les deux populations avaient des habitudes culturelles opposées. Pragmatiques, les Chinois mangeaient de tout, avec une légère prédilection pour le porc, ce qui pour les Ouïgours était la marque indélébile d'une impureté ontologique. Dans sa vie quotidienne, la femme chinoise, comme la femme occidentale, va librement à ses travaux sans devoir subir l'enferment islamique d'un vêtement rituel qui tend à reproduire les murs de la maison-prison de la femme

musulmane. Il s'agissait donc de deux civilisations incompatibles qui se faisaient face. Avec une disproportion numérique importante entre les deux populations : 20 millions de Ouïgours concentrés dans le Xinjiang et plus ou moins 1000 millions de Chinois non musulmans dans l'ensemble du pays. Toutefois, comme les femmes ouïgoures produisaient beaucoup plus d'enfants que les femmes chinoises, les dirigeants chinois considéraient les Ouïgours comme un danger potentiel pour l'unité territoriale de la Chine. D'autant plus que, comme dans d'autres parties du monde, les Ouïgours en tant que musulmans pieux avaient lancé quelques actions de guerre sainte dans des villes chinoises.

C'est ainsi que les autorités chinoises menaient depuis longtemps une politique de dés-islamisation de la population du Xinjiang. Ils imitaient en cela la politique antichrétienne et antimusulmane de Staline (1878-1953) en son temps. On remarquera qu'Adolf Hitler (1889-1945), très opposé au christianisme, cette religion juive, accueillit à Berlin le grand mufti de Jérusalem Hadj Amin al Husseini (1895-1974), qui, sur la radio nazie, fit une propagande pronazie et antisémite. Il encouragea la formation des divisions SS en Bosnie et rendit publique son approbation de la Shoah. Pour ce qui concerne le Xinjiang, en Europe et dans certains milieux étatsuniens, des organisations non gouvernementales menaient des campagnes de dénonciations de la politique « génocidaire »

de la Chine contre les Ouïgours. Alors que pour leur part, les musulmans de Palestine essayaient de mener une politique génocidaire contre la population israélienne. Les mêmes organisations non gouvernementales qui protestaient contre le génocide dans le Xinjiang restaient silencieuses en ce qui concerne les Palestiniens génocidaires de juifs qu'ils considéraient comme les victimes d'un autre Xinjiang. Il y avait beaucoup de confusion, notamment dans les milieux universitaires qui se faisaient les chantres d'idéologies étranges et suicidaires.

Ces protestations incohérentes étaient sans effet d'importance sur la réalité. Toutefois, elles avaient l'avantage de fournir une raison d'être et des revenus à des *homo sapiens* très heureux de vivre du malheur des autres et heureux d'incarner une sorte de bien absolu sous le nom de « droits de l'homme ». Outre les universités, ces gens se regroupaient dans ce que l'on appelait des « organisations non gouvernementales », ou ONG. Malheureusement, Maman et moi, nous savions que les « droits de l'homme », sans Dieu, perdent beaucoup de leur pertinence. C'était le cas : le grand cirque médiatique et autre des organisations non gouvernementales occidentales était une entreprise d'autodestruction, qui avait trouvé son apex dans ce que l'on appela le « wokisme » (d'un verbe anglais qui signifie « éveiller »). Il s'agissait d'une réinvention et réécriture de l'histoire de l'Occident coupable, mille fois coupable, d'un tas

de choses négatives : colonialisme, racisme, nazisme, esclavagisme, etc., etcétera.

Il se trouve que la politique chinoise de dés-islamisation des musulmans ouïgours rencontra le problème que posaient les musulmans à la République indienne. Le problème avait commencé au XIIIe siècle, et même avant, lorsque les musulmans s'étaient lancés à la conquête du continent indien, massacrant, asservissant, et humiliant les populations locales de religion hindoue, bouddhiste, zoroastrienne, etc. Les conquêtes et les défaites musulmanes furent fluctuantes au cours des siècles, aussi bien en Europe que dans le reste du monde, sauf dans les Amériques dont les musulmans ignoraient l'existence.

Encyclopédia pourrait aussi vous faire l'historique des conflits féroces qui opposèrent les hindous et les bouddhistes pendant deux ou trois siècles. Puis, à partir du XVIIe siècle, la Grande-Bretagne se lança dans la colonisation du continent indien. Un des effets positifs de cette colonisation fut de modérer, sinon d'apaiser, les relations entre les hindous et les musulmans... pour un temps. Ce temps s'acheva lorsque « la laïcité coloniale », dont l'origine historique est très différente de la « laïcité française », prit fin quand l'Inde devint indépendante en 1947. C'est alors que l'on assista à un rapprochement philosophique entre deux pays, la Chine et l'Inde, qui, par ailleurs, avaient des conflits territoriaux importants : guerre sino-indienne de 1962.

Ce rapprochement philosophique est complexe et son origine se perd dans la nuit des temps de l'histoire des *homo sapiens* de ces régions. Toutefois, on en trouve une bonne expression dans un discours d'Ali Jinnah (1876-1948) prononcé en 1940, alors que le débat sur l'unité indienne est la préoccupation constante des élites tant britanniques qu'indiennes (hindoues et musulmanes). Ce discours est d'autant plus intéressant qu'il est prononcé par un homme dont la pensée est libre, qui appartient à la minorité chiite et dont la pensée religieuse est plutôt libérale, au sens occidental de ce mot. Il est un juriste, formé au droit britannique, devenu un politicien qui, longtemps, fut favorable à l'unité indienne. Voici un extrait de ce discours de Muhammad Ali Jinnah, qui sera le fondateur du Pakistan dans ses deux composantes : Pakistan occidental, Pakistan oriental (qui deviendra le Bangladesh avec l'aide de l'armée indienne après une guerre civile et d'indépendance (1971) d'une cruauté inouïe).

« Les hindous et les musulmans appartiennent à deux philosophies religieuses, ils ont des coutumes et des littératures différentes. Ils ne se marient pas, ne vivent pas ensemble, et appartiennent en fait à deux civilisations différentes qui reposent principalement sur des idées et des conceptions contradictoires. (...) Associer deux nations de ce type dans un même État, l'une en tant que minorité numérique et l'autre en tant que majorité, ne peut que

conduire à un mécontentement croissant et à la destruction finale de tout ce qui peut être ainsi construit pour le gouvernement d'un tel État. »

Ce point de vue est à rapprocher de cette pensée du fondateur de la société secrète des Frères musulmans, l'Égyptien Hassan al Banna (1906-1949), vraisemblablement assassiné en Égypte par les services spéciaux du roi Farouk :

« Il est dans la nature de l'islam de dominer, et non d'être dominé, et d'imposer sa loi à toutes les nations en étendant son pouvoir sur toute la Terre. »

Un autre penseur important du mouvement des Frères musulmans, Sayyid Qutb (1906-1966), a développé une philosophie politique exclusivement fondée sur la charia : la loi divine exprimée par le Prophète Mohamed dans sa restitution parfaite des ordres divins formulés dans le Coran. C'est une pensée révolutionnaire qui possède des points de rencontre avec Lénine et Hitler, au sens où les prémisses (la lutte des classes pour l'un, la lutte de la race aryenne contre les Juifs, les Tziganes et les Slaves, pour l'autre) sont suivies dans un enchaînement logique qui conduit à une violence meurtrière et massive.

Pour Sayyid Qutb, la loi divine exprimée dans le Coran est la solution réelle et mystique à tous les problèmes d'*homo sapiens*. Tout devrait donc aller pour le mieux dans le meilleur des mondes qu'est le monde musulman.

Malheureusement, sous l'influence des juifs, des chrétiens et des matérialistes étatsuniens, la *Jahiliyyah* (un état d'ignorance des commandements divins donnés dans le Coran) s'est imposée dans le monde entier y compris dans les pays musulmans qui sont devenus des États apostats dirigés par des apostats. Pour revenir au temps parfait où la présence du Prophète disait et faisait la loi divine, il suffit de créer des petits groupes de fidèles absolus à la charia, qui, à l'imitation du Prophète, par la prédication et la violence, libéreront les musulmans de la *Jahiliyyah* et imposeront la charia au monde entier. Puisque la Vérité est déjà dite, il n'y a pas d'angoisse métaphysique dans l'islam, il suffit de suivre la vérité et les pratiques divinement énoncées.

Parmi ces pratiques divinement énoncées, il y a l'infériorité de la femme. Ce piège est redoutable, car il permet à tout homme d'être un tyran domestique qui règne sur sa ou ses femelles, comme on le voit chez certains mammifères. Un tel système est naturellement liberticide, il animalise *homo sapiens*, car un lien profond unit la liberté de la femme à celle de l'homme. C'est la raison pour laquelle, moi, *Iessua ben Yosef* (Jésus fils de Joseph) j'accordais tant d'importance aux femmes. Elles étaient nombreuses parmi mes disciples, elles comprenaient que je parlais d'un Dieu qui les voulait libres. La liberté est un choix qui s'oppose à tout système fondé sur la contrainte. Hélas, l'islam est un système qui fait de Dieu le maître des contraintes inventées par des hommes.

Il y a dans l'islam une pensée d'une rigueur absolue, et Maman et moi, nous étions surpris de voir que sur certains points cette théologie avait des accents qui rencontraient certains de mes messages adressés à mes « disciples ». Pourtant, il y avait une différence, une différence essentielle, alors que je proclamais la liberté en disant : « Cherchez et vous trouverez » ou « frappez à la porte et on vous ouvrira » ; cet homme, Sayyid Qutb, après Mohamed, disait qu'il n'y avait rien à chercher, car tout était déjà trouvé : l'islam était la solution !

Si tout était aussi simple, le monde musulman ne serait pas dans l'état de décadence violente dans lequel il se trouve depuis ses origines : aucune pensée critique sur ses échecs qui, toujours, sont dus à l'action des « autres » (les juifs et les chrétiens, le plus souvent) ainsi qu'aux faux musulmans vivants, sans le savoir ou le sachant, dans la *Jahiliyyah*. Il s'agit bien d'une pensée révolutionnaire, qui, au nom d'un bien absolu, a le droit et le devoir d'user de tous les moyens, y compris les plus violents, pour remplacer l'obscurité par sa lumière.

Les Frères musulmans commirent de nombreux attentats en Égypte. C'est ainsi qu'en 1966, Sayyid Qutb fut condamné à mort par Gamal Abdel Nasser. Il est devenu un martyr modèle pour les musulmans. C'est-à-dire l'équivalent d'un saint chez les chrétiens. Certes, la pensée de Sayyid Qutb (1906-1966) reposait sur le Coran dont il avait écrit trente

volumes de commentaires. Mais il y avait autre chose... un séjour de deux ans aux États-Unis (1948-1949) qui avait scandalisé ce musulman pieux et prude (il ne se maria jamais, faute de trouver une épouse assez vertueuse, selon ses dires... il faut dire qu'il était d'une laideur remarquable). Admirateur de la pensée du nazi français Alexis Carrel : prix Nobel de médecine 1912, un médecin et un chirurgien qui a marqué l'histoire de la médecine militaire et sauvé des milliers de vies, Sayyid Qutb trouvait la culture américaine matérialiste, violente, raciste (bien que de son côté il méprisât les noirs américains et détestât le jazz). De plus, la sexualité obsessionnelle des Américains et des Américaines le scandalisait.

On peut imaginer Sayyid Qutb allant au cinéma, voir, par exemple, le film de Howard Hawk, sorti en août 1946, *The big sleep*, dans lequel, entre autres expressions de la liberté sexuelle des femmes américaines, on entend ce dialogue entre le détective Marlow et une femme chauffeur de taxi (traduction P. Bayleville) :

- Je suis toute vôtre ! Si vous avez encore besoin de moi, appelez ce numéro ! Appelez le jour ou la nuit !
- Le jour ou la nuit ?
- C'est mieux la nuit. Le jour, je travaille !

Une femme chauffeuse de taxi ! Quelle aberration scandaleuse pour un musulman pieux ! Sayyid Qulb ne

comprend pas qu'en raison de la Deuxième Guerre mondiale un grand nombre d'emplois, rendus vacants par les hommes devenus soldats, ont été occupés par des femmes... des femmes libres, dans une société de libertés. De plus, cette femme se permet de faire une invite sexuelle subtile à l'homme qu'elle conduit... un homme, Humphrey Bogart, qui prend la chose avec naturel et humour. Il ne faut pas s'étonner si dès son retour en Égypte, en 1950, Sayyid Qulb adhère au mouvement des Frères musulmans.

Je disais parfois à Maman : « La dernière ruse de Satan, quand il a perdu la partie, est de se faire passer pour Dieu ! » À plusieurs reprises, j'en avais averti les *homo sapiens* de mon temps et des autres temps. Par exemple, chez Matthieu 7 ; 15, 16 :

- " Gardez-vous des faux prophètes. Ils viennent à vous en se donnant l'apparence de moutons, mais au-dedans ce sont des loups féroces. Vous les reconnaîtrez à leurs actions. On ne cueille pas des raisins sur des buissons d'épines, ni des figes sur des chardons. »

« Notre Père du ciel » n'aime pas les faussaires, mais il respecte leur liberté de mal faire : il laisse les forces de l'inertie suivre inexorablement leur course vers l'abîme. L'inertie est les conséquences qui suivent le premier mouvement que l'on impose au monde matériel, et les idées sont une matière subtile issue de la matière organique qu'est

le cerveau. Les seuls qui puissent s'opposer à l'inertie sont les *homo sapiens* lorsqu'une volonté droite les conduit. C'est ainsi que l'inertie conduisit Hitler et l'Allemagne à la catastrophe. Il en fut de même en ce qui concerne les idées de Lénine et de Staline... Puis, beaucoup plus tard, de celles du monde musulman. L'inertie est ce que les Grecs appelaient « la nécessité » or, selon Eschyle dans « Prométhée enchaîné » : « Même Zeus est plus faible que la nécessité » (525 avant moi - 456 avant moi)... On trouve aussi dans le « Pancha Tantra » (trois siècles avant moi, ou plus récemment ?), un recueil de contes hindous : « La Loi Immuable domine même les dieux » (traduction de Marguerite Faure-Alpe, 1964).

C'est ainsi que dès la fin du IXe siècle les musulmans avaient leur source de mortelles certitudes, car il fallut environ un siècle après la mort de Mahomet, en 632, pour que ses récitatifs épars soient rassemblés en un récit canonique appelé le Coran. Puis, un siècle de plus pour que sa graphie prît sa forme définitive. Ce livre est le fondement d'une civilisation particulière dont la violence est théologique. Les autres formes de civilisation des *homo sapiens* ne sont pas particulièrement pacifiques, mais leurs violences ne sont pas fondées sur une obligation théologique, même s'il leur arrive de beugler que « Dieu est avec nous ! » : c'était écrit sur les boucles des ceinturons de la *Wehrmacht*. Les autres *homo sapiens* se battent pour des raisons terre-à-

terre, le plus souvent : querelles d'ego, d'héritages, de territoires et de rapines. Même les « guerres de Religion » en Europe ne furent que partiellement religieuses puisque l'on voit les rois de France, la « fille aînée de l'Église », s'allier aux princes protestants, et même aux Turcs, pour lutter contre les très catholiques empereurs de la dynastie des Habsbourg.

Cette violence théologique est la raison pour laquelle dès le VIII^e siècle l'islam entre en guerre sainte contre le reste du monde. Les penseurs égyptiens des années quarante du XX^e siècle ne sont que les continuateurs d'une tradition millénaire. Par exemple au XIV^e siècle un penseur musulman de grand talent, Ibn Khaldûn (né à Tunis en 1332, mort au Caire en 1406) écrit un « Discours sur l'Histoire universelle », connu sous le nom de *al-Muqaddima*, d'une grande intelligence où l'on peut lire (traduction Vincent Monteil, Beyrouth, 1967) page 459 :

« Dans la communauté musulmane, la guerre sainte est un devoir canonique, à cause du caractère universel de la mission de l'Islâm et de l'obligation de convertir tout le monde, de gré ou de force. »

Cette pensée d'un musulman de haute culture fait écho à un grand nombre de versets du livre de référence des musulmans. On en citera quelques-uns comme exemples, car les versets guerriers sont nombreux dans le Coran. Sourate 2

(traduction Blachère), voici des versets qui peuvent s'appliquer à tous les ennemis de l'islam :

212/216 Combattre vous a été prescrit, bien que vous l'ayez en aversion.

213/216 Il est possible que vous ayez de l'aversion pour une chose qui est un bien pour vous et il est possible que vous aimiez une chose qui est un mal pour vous. Allah sait, alors que vous ne savez pas.

Contre les « associateurs », c'est-à-dire contre les Qoraysh de la Mecque (la tribu du Prophète) qui refusent l'islam, ou peut-être les juifs de Médine (il est parfois difficile de déterminer à qui le terme « associateurs » est appliqué : juifs, chrétiens, zoroastriens, cultes traditionnels de la Péninsule arabique, etc.), sourate 9 :

13 Ne combattez-vous point des gens ayant violé leurs serments et ayant médité d'expulser l'Apôtre, après qu'ils vous ont attaqués les premiers ? Les redoutez-vous alors qu'Allah est plus digne que vous Le redoutiez, si vous êtes [vraiment] croyants ?

14 Combattez-les ! Par vos mains, Allah les tourmentera et les couvrira d'opprobre, alors qu'il vous secourra [victorieusement] contre eux, qu'il guérira le ressentiment des Croyants.

Il n'y a donc rien de neuf dans le monde musulman depuis ses origines. C'est un monde du ressentiment. Un monde de « pensées négatives » pour utiliser la pensée de Spinoza. Les *homo sapiens* prisonniers de cette théologie mortifère ne peuvent, au mieux, qu'islamiser le changement, car il est impossible de changer l'islam. C'est le fameux « en même temps » qui ne conduit qu'au néant.

Le fait demeure pourtant que pendant plusieurs siècles des *homo sapiens* pratiquèrent le « en même temps » avec plus ou moins de bonheur selon les époques et selon les contextes. C'est la fameuse voie du milieu de Confucius, ou la notion de juste milieu que l'on trouve chez Aristote. Pour ce qui concerne les affaires privées le « en même temps » est une banalité : en même temps on fait ceci et cela, on aime ceci et cela, on croit en ceci et en cela, etc., etc. Il s'agit, en fait, d'éviter les choses extrêmes. Lorsque l'on passe de la sphère privée à la sphère publique, tout devient plus complexe, car il devient difficile de définir les extrêmes : entre faire la guerre et faire la paix, il n'y a pas de "juste milieu" si le contexte exige l'un ou l'autre. "La drôle de guerre" de la France entre 1939 et 1940 est un bon exemple de "juste milieu" qui s'achève en catastrophe pour la France, pour l'Europe, pour le monde.

Se pose aussi le problème du fanatisme qui n'a pas de "juste milieu". Dans sa plus simple acception, le fanatisme est

un comportement extrême, fondé sur une croyance exclusive considérée comme valorisante.

Le mot fanatisme a sa définition, elle a son intérêt même si, dans ce domaine, le processus qui mène au fanatisme est, peut-être, plus obscur que le mot lui-même. Le dictionnaire de l'Académie ne reçoit le mot « Fanatisme » que dans sa seconde édition, celle de 1740 :

« Substantif masculin. Erreur du Fanatique. C'est un vrai fanatique. On appelle aussi Fanatisme, un entêtement outré et bizarre. »

Il se dit aussi, De la Secte des Fanatiques. On a eu bien de la peine à éteindre le Fanatisme. »

Dans l'édition de 1798, la définition ne change pas. Toutefois, un ajout intéressant nous dit que la Révolution française et Voltaire sont passés par là :

« On appelle aussi Fanatisme un zèle outré en matière de Religion, ou un attachement opiniâtre et violent à un parti, à une opinion, etc. »

L'édition de 1835 (Louis-Philippe, roi des Français) ajoute aux définitions traditionnelles une allusion « *au fanatisme de la liberté* », cette allusion demeure dans l'édition de 1878, alors que commence la longue IIIe République. Pour finir, la dernière édition complète, 1932-1935, reprend en les écourtant les précédentes. Toutefois, elle supprime l'allusion à la Secte des Fanatiques, apparue pour la première fois dans l'édition de 1740 et jamais supprimée avant la première moitié du XXe siècle.

Dans sa dernière édition, la neuvième, que l'on ne trouve pour l'instant que sur internet, les académiciens ont recherché une sorte de neutralité, et, surtout, ils ont évité de « désespérer la mosquée », car la première définition est « vieillie » (exit Voltaire), la seconde ne concerne que la Chrétienté, et la troisième est neutre :

1. Vieilli. *Disposition d'esprit, comportement d'une personne qui se croit inspirée par la divinité.*
2. *Zèle outré et intolérant pour une religion, une croyance. Le fanatisme d'un inquisiteur. Par métonymie. Le fanatisme des guerres de Religion.*
3. *Attachement exclusif et intraitable à une doctrine, à un parti, à une opinion. Les fanatismes de tous bords.*

Il semblerait donc que la « bien-pensance » de gauche ait touché l'Académie française.

« *La Secte des Fanatiques* » dont il est fait allusion dans la seconde édition de 1740 est probablement une secte protestante des Cévennes dont parle Voltaire dans une lettre de 1740 à Frédéric II :

« N'a-t-on pas vu de nos jours les prophètes des Cévennes tuer, au nom de Dieu, ceux de leur secte qui n'étaient pas assez soumis ? ».

Cette lettre de Voltaire à Frédéric II est en fait une présentation et une réflexion sur la tragédie que l'écrivain vient de produire « *Le Fanatisme ou Mahomet le Prophète* ». Avec une grande sagacité et une connaissance de l'Histoire remarquable, Voltaire insiste sur la jeunesse de tous les

séides utilisés par des chefs manipulateurs. Le jeune tueur fanatique de sa pièce s'appelle Séide. Ce mot propre devenu nom commun en français désigne un assassin fanatisé : un séide ! Dans sa lettre, Voltaire évoque plusieurs jeunes assassins terroristes qui frappèrent des rois et des princes : Henri IV, Guillaume d'Orange, Henri III, le duc de Guise, etc., puis il ajoute :

« J'ai été presque témoin, en Angleterre, de ce que peut sur une imagination jeune et faible la force du fanatisme. Un enfant de seize ans, nommé Shepherd, se chargea d'assassiner le roi George Ier, votre aïeul maternel. Quelle était la cause de cette frénésie ? C'était uniquement que Shepherd n'était pas de la même religion que le roi. On eut pitié de sa jeunesse, on lui offrit sa grâce, on le sollicita longtemps au repentir ; il persista toujours à dire qu'il valait mieux obéir à *Dieu qu'aux hommes*, et que, s'il était libre, le premier usage qu'il ferait de sa liberté serait de tuer son prince. Ainsi on fut obligé de l'envoyer au supplice, comme un monstre qu'on désespérait d'apprivoiser. »

Au-delà du mot, Voltaire avance quelque peu vers l'explication du processus du phénomène appelé « fanatisme ». Dans sa lettre de 1740 à Frédéric II, il en décrit le processus en prenant le fondateur de l'islam pour modèle :

« Mais qu'un marchand de chameaux excite une sédition dans sa bourgade ; qu'associé à quelques malheureux

coracites [note P. Bayleville : le sens de ce mot est obscur. Un coracique était un prêtre du culte de Mithra. Coracite vient du grec *korax* qui signifie corbeau ?] il leur persuade qu'il s'entretient avec l'ange Gabriel ; qu'il se vante d'avoir été ravi au ciel, et d'y avoir reçu une partie de ce livre inintelligible qui fait frémir le sens commun à chaque page ; que, pour faire respecter ce livre, il porte dans sa patrie le fer et la flamme ; qu'il égorge les pères, qu'il ravisse les filles, qu'il donne aux vaincus le choix de sa religion ou de la mort, c'est assurément ce que nul homme ne peut excuser, à moins qu'il ne soit né Turc, et que la superstition n'étouffe en lui toute lumière naturelle. »

Nous sommes en 1740, en un temps où, selon *Encyclopédia*, l'Empire colonial esclavagiste et religieux des Turcs musulmans en Europe va de défaite en défaite depuis leur échec devant Vienne en 1683. Il faudra encore un peu plus de deux siècles pour que la défaite des Turcs en Europe soit complète, entre 1909 et 1918. Des millions d'Arméniens ainsi que des Grecs seront alors massacrés. Mais la volonté musulmane de subjuguer l'Europe ne disparaîtra jamais, elle reprendra à la fin du XXe siècle pour prendre un tour dramatique au XXIe siècle. Avec, chez les musulmans, la multiplication des « enfants-soldats » parfaitement fanatisés.

Maman et moi n'avons jamais été des fanatiques, Dieu est amour et lumière, il est vie et liberté. Le fanatisme est une aberration qui s'oppose à la vérité religieuse et spirituelle

dont *homo sapiens* est le porteur. J'ai entendu un jour, un prêtre chrétien très libre dans ses prêches dire à ses ouailles médusées « le fanatisme est à la religion ce que la vérole est à l'amour »... fallait y penser !

Dans aucune de ses apparitions, Maman n'a appelé à la violence ; au contraire, elle a toujours fait la demande d'une prière d'amour. Pour ma part, j'ai pu, dans le contexte de mon époque, avoir des mots trop durs contre mes compatriotes juifs. Mais il faut comprendre que les sectes alors dominantes, les pharisiens et les sadducéens, avaient une conception de la religion qui nous éloignait de celui que j'appelais Père. Un Dieu, caché et vivant, un Dieu d'amour et de lumière qui veut qu'*homo sapiens* vienne à lui en toute liberté. Et non contraint et forcé par la prédication de prophètes qui ne sont que des hommes et des femmes de leur temps, ou par des préceptes imposés tirés d'un livre aussi confus que totalitaire. C'est pour cette raison que Maman et moi, bien que nous ne soyons pas des adeptes de Voltaire, nous avons toujours aimé cette expression de son temps qu'il emploie souvent « la lumière naturelle » des *homo sapiens*. Nous avons toujours considéré que cette « lumière naturelle » était un premier pas vers la lumière d'amour ou l'amour lumineux du Dieu caché et vivant.

Le fanatisme n'est pas seulement un mot, il est aussi un processus, un phénomène dont on peut voir les étapes, les conditions favorables, la genèse, etc. Dire que les époques de

troubles favorisent le fanatisme est une vérité sans grand intérêt, car *homo sapiens* va le plus souvent d'un temps de troubles à un autre. En fait, le fanatisme s'insinue dans des esprits vides, où le Dieu d'amour et de lumière n'a pas été appelé. Enfin, les idées pratiques offertes à cet esprit vide, y compris s'il passe son temps à invoquer Dieu, doivent provoquer une série de certitudes qui se renforcent mutuellement... jusqu'à l'absurde qui devient source de certitudes.

Par exemple, imaginons en 1794 un robespierriste enragé peu de temps avant la chute de Robespierre, il pensera : « C'est parce que tous attaquent Robespierre que Robespierre à raison ! » Nous avons aussi, avant 1933, l'exemple d'Adolf Hitler disant à une connaissance : « C'est parce que le *Frankfurter Zeitung* écrit que « Les protocoles des Sages de Sion » est un faux, qu'il est vrai ! » Le *Frankfurter Zeitung*, fondé en 1856, était un journal libéral et antinazi, il cessa d'être publié en 1943. « Les protocoles des Sages de Sion » est un faux créé par la police russe en 1903 pour décrire un plan fictif de destruction de la chrétienté par les juifs et par les francs-maçons.

Outre un imaginaire fondé sur des délires logiquement agencés, le fanatique actif idéal doit être jeune, de 15 à 30 ans maximum. Le problème de l'islam est qu'il est inculqué aux enfants dès leur plus jeune âge, que cette religion inculque une série de convictions qui se renforcent

mutuellement, jusqu'à l'absurde où l'échec même devient la preuve de la vérité : « Si l'islam ne triomphe pas déjà, c'est que je ne suis pas assez bon musulman, et que mon combat contre les mécréants manque d'intelligence et de détermination ».

Il n'est pas impossible qu'une partie spécifique du cerveau d'*homo sapiens* joue un rôle important dans le développement du fanatisme. Le striatum est une zone cérébrale qui joue un rôle identifié dans la diffusion du plaisir immédiat. Alors que leur cerveau achève sa formation, les jeunes gens sont très prompts à jouir des effets du striatum, d'où les problèmes d'addiction par les drogues et toutes les stimulations rapides. Les certitudes sont des stimulations rapides, renforcées par la répétition. Une meilleure connaissance des fonctions du striatum pourrait, peut-être, permettre de protéger jeunes, et vieux, du fanatisme.

Un fanatique peut-il faire le chemin inverse et se libérer de ses certitudes chimériques ? Cela arrive... mais c'est rare. Il faut être Paul, ce juif intégriste, donc fanatique, qui combattait les judéo-chrétiens et vécut un hapax existentiel alors qu'il se rendait à Damas pour y persécuter des adeptes de Jésus Christ. Je dois admettre que ce jour-là, j'ai un peu bousculé le soldat Paul pour en faire mon treizième apôtre, celui qui n'avait pas vécu à mes côtés du temps où je vivais parmi les *homo sapiens* en Judée Samarie, dans la Palestine romaine. Je considère Paul comme le principal inventeur du

christianisme, moi, j'étais parfois embarrassé par mon attachement au judaïsme et mon obligation d'affirmer, sans trop choquer mes coreligionnaires juifs traditionnels, le nouveau message que mon père du ciel avait mis en moi.

En l'absence d'un événement extraordinaire et qui, en principe, ne se renouvelle pas, un fanatique ne change pas. Il ne peut que dissimuler son fanatisme s'il vit dans un contexte qui lui est hostile. De plus un apax existentiel, s'il n'est pas illuminé par ce que nous appelons Dieu, peut être à l'origine d'un fanatisme particulier.

Alors qu'en Occident, l'idéologie du *wokisme* s'efforçait de devenir hégémonique, ce qui allait créer une réaction conservatrice épouvantable ; en République populaire chinoise, dans le Xinjiang la lutte entre les musulmans et les non-musulmans s'intensifiait du fait que les musulmans du Xinjiang recevaient une aide financière du monde musulman qui transitait par des organisations musulmanes pakistanaïses. Le Pakistan, un pays d'environ 240 millions d'habitants (plus de 90% de musulmans) possède une frontière de 520 kilomètres avec le Xinjiang dans la région des hautes montagnes du Karakoroum. Cette aide comportait aussi des livraisons d'armes légères et d'explosifs.

Le gouvernement de la Chine communiste n'est pas connu pour sa modération lorsqu'il s'agit de lutter contre ce qu'il perçoit comme un danger contre son régime. La répression

antimusulmane s'accrut dans toute la Chine et surtout dans le Xinjiang. Habituees à jouer double, triple, voire quadruple jeu, les autorités pakistanaises s'efforcèrent publiquement de réprimer les mouvements qui aidaient les musulmans du Xinjiang... bien que certains membres des services secrets pakistanais aidassent la dissidence musulmane dans cette région, et ailleurs. Au Pakistan, à Karachi parmi les Muhadjirs et au nord chez les Pashtouns, il y eut des arrestations, et même quelques condamnations à mort. Toutefois, cette répression accrut les conflits ethniques entre les Pendjabis, les Pachtouns, les Muhadjirs et les Sindhis. Elle créa un esprit de guerre sainte dans tout le pays où les condamnés à mort furent considérés comme des martyrs célébrés dans de nombreuses mosquées.

C'est ainsi que la Chine et l'Inde décidèrent de coopérer sur le plan militaire. Toute l'affaire fut menée dans le plus grand secret. Ces deux pays avaient noué des contacts d'intérêt mutuel depuis les années 2010 environ, alors qu'ils étaient membres d'une coalition de pays disparates vaguement unis par la volonté de se séparer des influences du monde occidental : l'Arabie Saoudite, l'Éthiopie, l'Égypte, etc. en furent membres. La Russie avait fait partie de ce groupe appelé « les BRICS » (acronyme formé par la première lettre des pays fondateurs : Brésil ; Russie ; Inde ; Chine ; Afrique du Sud : en anglais *South Africa*).

La République indienne avait quelque 200 millions de musulmans parmi sa population d'environ 1400 millions d'habitants. Dans le Cachemire, un conflit territorial l'opposait au Pakistan. Le Pakistan avait expulsé tous les hindous de son territoire national dans la foulée de la partition de 1947. En outre, de façon intense et parfois spectaculaire, l'Inde souffrait de la guerre sainte coranique correcte qui causait de nombreux attentats sur son territoire. Par exemple, en 2008 l'attaque terroriste sur Bombay ou Mumbai, pilotée à partir de la République islamique du Pakistan, fit 175 morts et 312 blessés.

Ces attentats musulmans tendaient les relations entre la population majoritaire, hindoue, et la forte minorité musulmane. Périodiquement, suite à un incident majeur ou mineur, il y avait de véritables pogroms antimusulmans, et parfois antichrétiens, qui ensanglantaient le pays... . Il y avait aussi des pogroms anti hindous dans les régions où la majorité était musulmane. Des deux côtés, le fanatisme religieux gagnait la jeunesse : environ 60% de la population de ces deux pays avait moins de 25 ans. Chez les jeunes musulmans, et souvent chez leurs aînés, il s'agissait d'un fanatisme théocratiquement construit par le texte coranique et ses commentateurs. Chez les hindous, et les autres religions, il s'agissait, souvent, d'un fanatisme de réaction à la guerre sainte menée par les musulmans. Dans les deux pays, il y avait des populations musulmanes et hindoues pleines du

ressentiment d'avoir été forcées à l'exil par les violences lors de la partition de 1947. Dans les deux pays, il y avait aussi des *homo sapiens* des deux confessions qui se refusaient à entrer dans le conflit confessionnel. Malheureusement, ils étaient minoritaires dans l'un et l'autre pays où les tensions grandissantes les forçaient à l'exil, ou à choisir un camp.

Au Pakistan, les musulmans expulsés des régions hindoues de l'Inde s'étaient souvent regroupés à Karachi, on les appelait les Muhadjirs : mot arabe qui signifie émigrants ou réfugiés, le mot dérive de l'*hijra*, c'est-à-dire de l'exil de Mohammed et des premiers musulmans de La Mecque à Médine en 622. Dans la République indienne, les hindous expulsés étaient dans différents États. En ce qui concerne les musulmans vivants toujours en République indienne, environ 100 millions sur les 200 millions résidaient dans quatre États indiens : Uttar Pradesh (38,5 millions, 19%), Bengale occidental (24,6 millions, 27%), Bihar (17,6 millions, 16,9%), Maharashtra (13 millions, 11,5%), % de la population des États mentionnés.

Au total, la partition avait entraîné la mort et l'exode d'au moins 12 millions de personnes, et peut-être plus encore. L'hostilité entre les deux pays avait donc de sérieux fondements, d'autant que s'il n'y avait pratiquement plus d'hindous au Pakistan, un pays où les chrétiens et les autres religions étaient au mieux discriminées au pire persécutées, il y avait encore quelque 200 millions de musulmans en

République indienne. Certains, en France, faisaient un parallèle entre cette situation et celle de la France et de l'Algérie : plus un Français en Algérie, un grand nombre d'Algériens en France, souvent double nationaux.

La République islamique du Pakistan, la République populaire de Chine et la République indienne disposaient d'un armement atomique, qui, en dépit des conflits frontaliers permanents qui opposaient ces trois pays, avait empêché les trois nations de s'affronter sans la moindre retenue. Cette paix armée, qui entraînait des incidents plus ou moins graves, se prolongea pendant plus d'un siècle. À travers les réunions formelles et informelles des BRICS, la Chine et l'Inde progressivement se rapprochèrent.

Trois éléments expliquent ce rapprochement :

- L'acquisition progressive par l'Inde et la Chine du « rayon de la mort » et le lancement de satellites porteurs de mégagama : trois indiens, cinq chinois.
- La même perception de l'Islam comme un ennemi irréductible.
- Un besoin de matières énergétiques (gaz et pétrole) dont les deux nations manquaient alors que leurs économies étaient en une permanente expansion.

Le rapprochement militaire se fit sur une longue période, plus d'un siècle. Celui pendant lequel les musulmans

s'assuraient d'un pouvoir politique de plus en plus influant en Europe : en Allemagne, en Belgique, avec de fortes tentatives en Italie, en Espagne, en France, aux Pays Bas et en Angleterre où une résistance antimusulmane prenait de plus en plus d'importance. Cette influence politique musulmane en Europe inquiétait la Chine et l'Inde, qui craignaient qu'à terme l'Islam ne mette la main sur « le rayon de la mort ». En raison d'un communautarisme particulier à l'Angleterre, il y avait eu une tentative musulmane de prendre le contrôle de mégagama. Toutefois, les services spéciaux de la confédération franco-anglo-écossaise avaient détruit le réseau musulman qui avait tenté un « coup d'État » à Londres et dans d'autres villes anglaises. Certains quartiers acquis à la guerre sainte avaient été entièrement rasés.

En dépit de quelques tentatives de se doter de cette arme absolue, le Pakistan et L'Indonésie alliés à la Malaisie avaient échoué sur ce point. Ces tentatives, pour maladroites qu'elles fussent, avaient inquiété les deux puissances régionales, et mondiales, que la Chine et l'Inde étaient devenues. La République indienne surtout, qui, grâce à un système éducatif performant était devenue en quelques siècles une puissance scientifique de premier plan qui entretenait des liens multiples avec l'Angleterre (ce qui incluait l'Écosse indépendante) et la France devenues une confédération Franco-écosso-anglaise ou Anglo-écosso-française, etc., selon le côté de la Manche où l'on se trouvait. Le nom populaire le

plus communément utilisé était celui de Confédération AEF. Ce qui est surprenant puisqu'il y avait eu un temps où ce sigle AEF signifiait « Afrique Équatoriale Française ».

Chapitre 3

Le rapprochement militaire entre la Chine et l'Inde se concrétisa lors d'une conférence secrète qui eut lieu dans une petite ville de l'Himalaya indien, à Darjeeling. En ce temps-là, un des livres les plus populaires parmi les élites indiennes était « *Mein Kampf* » d'Adolf Hitler. Il en était de même au Pakistan où une version anglaise originale abrégée, celle de 1934, circulait depuis de nombreuses années ainsi qu'une édition américaine, plus complète, publiée à New York en 1939. Les versions pakistanaises respectaient l'antisémitisme forcené de l'auteur qui confortait un certain nombre de hadiths et de versets coraniques : par exemple, ce début du verset 154/155 de la sourate 4 (c'est Dieu qui parle, traduction Régis Blachère) : « Nous les avons maudits parce qu'ils ont rompu leur Alliance [*avec Nous*], parce qu'ils ont été incrédules en les signes d'Allah... » (« Les signes d'Allah » sont les révélations du Coran) il est donc reproché aux juifs de ne s'être pas convertis à l'islam ; (les hadiths sont, par des témoins dignes de foi, les pensées et les actions rapportées du Prophète de l'islam) par exemple Abd Allah ibn Abbas (né vers 619-mort vers 688) : « Les singes sont des Juifs, les gardiens du sabbat ; tandis que les porcs sont les infidèles chrétiens de la communion de Jésus ». On comprend que pour un musulman instruit qui connaît le Coran et les hadiths, le fait d'avoir été colonisé par des « porcs » et des « singes »

soit impardonnable, et nourrisse un **ressentiment** qui ne pourra s'apaiser que par le triomphe universel de l'Islam.

La version de « *Mein Kampf* » en ourdou était une traduction de la version anglaise abrégée de 1934.

Dans sa version indienne reproduite dans des éditions locales (traduite en hindi, en anglais et en bengali), les deux versions de langue anglaise avaient été modifiées : les mots juif, Juifs, judaïsme, etc. avaient été remplacés par musulman, musulmans, islam, Islam, etc. Et même la mention faite par Hitler aux « Protocoles des Sages de Sion » avait été remplacée par « le Coran ». Cette falsification opportuniste, qui avait demandé un travail d'adaptation des textes, exacerbait un sentiment populaire spontané historiquement enraciné. En Chine, les élites et les membres du parti communiste n'avaient pas besoin d'une lecture supplémentaire pour stimuler leur zèle antimusulman. L'idéologie du parti, les événements du Xinjiang et le mode de vie de la majorité des populations du pays suffisaient à monter l'ensemble des Chinois non musulmans contre l'islam.

La réunion secrète de Darjeeling dura une dizaine de jours. Elle se tint un peu à l'écart de la ville, dans la villa d'un Anglais, qui, au XIXe siècle, possédait une grande plantation de thé. La plantation et la villa étaient propriétés du gouvernement indien qui avait l'habitude d'y organiser des réunions commerciales et culturelles. La venue d'une

délégation chinoise de six personnes, trois politiciens et trois chefs militaires (habillés en civils), passa donc pour une de ces réunions plus ou moins habituelles. La presse n'y fut pas invitée, ce qui, localement, souligna l'aspect anodin de la rencontre. La délégation chinoise de haut rang était l'hôte de six responsables indiens, dont trois chefs militaires (habillés en civils). En accord avec les présidents des deux pays et de leurs classes dirigeantes, le but de la rencontre était de décider conjointement de « la solution finale » que les deux pays voulaient apporter à leur problème musulman. Le terme « solution finale » avait été avancé par les Indiens, influencés par leur traduction de « *Mein Kampf* ». Même si l'expression « solution finale » fut employée par Adolf Hitler, son créateur originel était le musicien antisémite Richard Wagner (1813-1883).

Les dirigeants indiens n'avaient pas conscience de l'importance émotionnelle de ce terme dans le monde occidental : les anciens combattants indiens de la Deuxième Guerre mondiale étaient tous morts depuis longtemps, ils n'avaient pas laissé de souvenirs marquants en ce qui concerne le massacre des Juifs par les nazis. De toute façon, aucune des parties n'avait l'intention d'user de cette expression pour décrire sa politique antimusulmane. Le terme retenu était celui de « défense nationale » ; l'expression n'avait pas de connotations particulières, elle était universelle, ou presque. Les premiers débats portèrent

sur les priorités politiques et militaires des deux parties dans le domaine de leurs « défenses nationales ».

Les deux parties étaient d'accord sur l'objectif. Le débat porta sur les choix stratégiques. Il s'agissait de savoir si les premières attaques défensives seraient nationales ou internationales. Ils disaient « attaques défensives » comme le font tous ceux qui attaquent. Comme les Allemands des années 1930 se sont défendus contre les juifs, qui ne leur posaient aucun problème ; ou contre les Polonais qui s'étaient contentés de prendre un petit territoire de la Tchécoslovaquie après son annexion par le Reich allemand. On peut toutefois admettre qu'en Chine et en Inde, et peut-être ailleurs, les musulmans posaient des problèmes objectifs... les attentats terroristes musulmans étaient alors assez nombreux dans le monde, y compris dans le monde musulman où ils faisaient en général plus de victimes que chez « les infidèles ». On peut en déduire que si, par malheur, la religion musulmane avait réussi à conquérir le monde, la violence des *homo sapiens* n'aurait pas été apaisée... au contraire : les violentes querelles internes à l'islam et les assassinats politiques et religieux au sein de l'Empire ottoman (1299-1923) en sont la preuve. Sans oublier le génocide, 1915-1918, des Arméniens, des Assyriens et des Grecs, tous de religion chrétienne.

Pendant la rencontre de Darjeeling, deux écoles s'affrontèrent : les Chinois voulaient lancer la première

attaque sur leur territoire du Xinjiang ; les Indiens voulaient d'abord détruire le Pakistan, puis se tourner contre leurs populations musulmanes. Pendant trois jours, les arguments s'échangèrent. La délégation indienne était la plus déterminée à frapper en priorité le Pakistan, afin d'empêcher ce pays de recourir à son armement atomique pour défendre les musulmans indiens. Les Chinois n'avaient aucune crainte du Pakistan dont les forces nucléaires n'avaient pas une portée suffisante pour infliger des dommages sérieux à la population chinoise. De plus, l'armée pakistanaise ne pouvait pas rivaliser avec la puissante armée chinoise. Ce pays ne constituait donc pas une priorité dans le cadre de la politique antimusulmane de la Chine. Cette politique antimusulmane était officieuse et non officielle, car dans ses relations internationales, en toute hypocrisie de grande puissance, la Chine s'efforçait d'avoir de bonnes relations avec les pays musulmans en soutenant mollement les mouvements palestiniens. Cela suffisait pour que les pays musulmans fissent semblant d'oublier la politique antimusulmane de la Chine communiste dans le Xinjiang.

Il n'y avait que les Occidentaux qui semblaient s'inquiéter officiellement des persécutions dont souffraient les musulmans dans le Xinjiang. On faisait des déclarations qui gênaient davantage les musulmans silencieux que les Chinois actifs. C'est un fait, en ces temps-là, les musulmans n'avaient qu'une seule obsession : dénoncer le martyr du peuple

palestinien, non pour qu'il trouve une solution, mais dans le but d'exonérer les dirigeants nationaux du ressentiment consubstantiel aux populations de religion musulmane. Ces dirigeants nationaux, souvent de simples tyrannies, pensaient ainsi « sauver leur peau ». Il s'agissait du phénomène classique dit du « bouc émissaire ». En raison d'une structuration particulière de sa pensée collective, « la rue arabe » était friande de l'hystérie que provoque la chasse au « bouc émissaire ». La crise passée, les dirigeants avaient la paix... pour un temps.

Les Palestiniens étaient un peuple qui n'existait que par son martyr affirmé, et non grâce à un processus historique séculaire : au temps où la Palestine n'était qu'une petite colonie de l'Empire turc, il n'y avait pas de peuple palestinien... tout au plus un millet particulier, bien intégré si ces Palestiniens étaient sunnites, qui détestait les millets juifs et chrétiens (orthodoxes, catholiques, protestants, etc.) qui lui étaient voisins. Dans l'Empire turc, un millet est une communauté ethnoreligieuse simultanément protégée et discriminée, quand elle n'est pas massacrée : l'*apartheid* n'est pas seulement une invention des Blancs sud-africains.

Après de longs débats, les Indiens finirent par convaincre les Chinois. Ils persuadèrent la délégation chinoise que si le Pakistan avait le temps d'user de sa menace atomique, voire de lancer des frappes contre la République indienne, c'est l'ensemble du plan sino-indien d'élimination du danger

musulman dans leurs pays respectifs qui serait remis en cause : en raison des interventions diplomatiques des pays et des puissances extérieures à la région ; en raison, malgré sa faiblesse, d'un possible réveil du monde musulman. En raison, en fin, des difficultés que connaîtrait l'exécution du plan indien. Ces difficultés auraient des répercussions certaines sur les mêmes objectifs de la République populaire de Chine. Beaucoup de temps serait perdu ; or, pour réussir, le plan devait être aussi rapide que brutal.

C'est ainsi que fut décidée la fin du Pakistan... celle des Pachtous également qui formaient une part influente de la population de l'Afghanistan et du nord du Pakistan. Après une brève déclaration de guerre, qui permit l'évacuation des ambassades étrangères, pendant un mois les rayons mégagamas des satellites chinois et indiens balayèrent le Pakistan et les zones pachtous. Les douze bunkers qui abritaient les bombes atomiques pakistanaïses furent détruits dans les premiers instants du conflit. Certaines bombes explosèrent dans leurs bunkers sur le territoire pakistanaïse.

Cette guerre fut un crime épouvantable. Il fut commis si soudainement et si massivement que la stupeur des nations n'eut pas le temps de devenir une réaction politique. D'autant que dans la confusion qui suivit, les Palestiniens se lancèrent dans une guerre sainte contre Israël, elle aboutit à la quasi-destruction des Palestiniens. À plusieurs siècles de

distance, il arriva aux musulmans palestiniens ce qui était arrivé aux juifs d'Israël à l'époque de l'Empire romain.

Mais, si l'on peut dire, il y eut pire encore. Lorsque le génocide des musulmans se tourna contre les minorités du Xinjiang et des États de la République indienne, ces affaires semblèrent comparativement mineures et essentiellement intérieures aux deux États souverains. Ce qui eut pour effet paradoxal de minimiser le crime majeur qu'avait été la destruction du Pakistan et des zones pachtous de l'Afghanistan. En outre, l'élimination des musulmans palestiniens n'intéressa personne, tant le monde était occupé par l'horreur des guerres qui se multipliaient en Asie.

Ces événements terribles se succédèrent sur une période brève de deux à trois mois qui marquèrent la fin d'une longue période de tensions entre l'Inde et le Pakistan à laquelle la population mondiale s'était habituée. L'intervention militaire de la Chine stupéfia le monde en raison de sa soudaineté imprévue et de sa brutalité absolue. Ces événements marquent la fin de l'histoire mémorisée par *Encyclopédia*. Pendant les mille ans suivants, c'est le silence. Le silence... pourtant, que de bruit et de fureur pendant ces mille ans, voire plus, oubliés.

La destruction du Pakistan, ainsi que celle du Bangladesh, fut rapidement suivie par le génocide des musulmans du Xinjiang et de ceux qui vivaient dans les États indiens. Ce

génocide agit comme un révélateur de ce qu'il y a de pire dans le système physico-psychique d'*homo sapiens*. Les musulmans du monde entier se lancèrent dans une guerre sainte spontanée qui eut pour effet de généraliser les processus génocidaires contre cette population de persécuteurs rusés devenus les victimes d'un ignoble génocide. Les massacres se prolongèrent sur environ un demi-siècle. Leurs conséquences furent effroyables : des pays comme la Turquie, l'Algérie, le Maroc et même la Tunisie disparurent de la géographie humaine. Quant à la Péninsule arabique, elle fut conquise par la Chine et l'Inde qui éliminèrent ses populations et se partagèrent les ressources pétrolières et gazières de ces territoires sans habitants. L'Indonésie et la Malaisie ne furent pas épargnées, la Chine en prit le contrôle après en avoir éliminé les populations de religion musulmane. Il ne resta de l'*Umma* que des petites communautés dispersées dans quelques pays, comme la France, l'Angleterre, la Russie, Singapour, le Sri Lanka, les États-Unis, etc. Isolées des grands centres de la pensée musulmane qui avaient été totalement détruits, y compris l'Égypte et l'Iran, ces petites communautés brisées développèrent une religion syncrétique avec celles de leurs voisins majoritaires, ou, parfois, abandonnèrent totalement la religion musulmane. On vit même quelques communautés faire des autodafés du Coran et des livres de ses commentateurs les plus connus. On n'entendit plus jamais parler de « guerre sainte » et les prénomms usuels de « Jihad »

et de « Mohammed », donnés aux hommes, disparurent totalement.

L'Afrique du sud du Sahara fut abandonnée à elle-même, c'est-à-dire à une forme d'anarchie généralisée où les guerres et les épidémies décimèrent les populations. À l'exception des régions du Cap en Afrique du Sud, de Dakar en Afrique de l'Ouest et de Mombasa en Afrique de l'Est, le reste du continent sombra dans un chaos qui dépeupla un continent qui, à la fin du XXI^e siècle, avait été le plus peuplé de la planète Terre.

En deux siècles environ, la face du monde changea davantage qu'elle ne l'avait fait en deux mille ans. Le résultat de tous ces massacres et épidémies fut de rendre les *homo sapiens* méchants et indifférents au sort des *homo sapiens* qui n'appartenaient pas au cercle restreint de leurs proches, par la langue, par la religion, par la culture et les habitudes communes. Cette indifférence eut des conséquences effroyables dues à l'inertie des mouvements provoqués par les premiers génocides. Pendant mille ans, voire plus, Satan suivit le mouvement que l'esprit malin entré dans les dirigeants des *homo sapiens* rendait inéluctable. C'est aussi par inertie que tous les sujets et les citoyens suivaient ce mouvement vers l'abîme. Seul Gustave Flaubert aurait pu rendre compte de ce triomphe ignoble d'un universel Monsieur Homais.

Il y eut pourtant des opposants. Des chrétiens de toutes confessions, des bouddhistes, des hindouistes et même des libres penseurs sans croyances religieuses particulières, en particulier des francs-maçons. Tous exprimèrent leur opposition à ce qu'ils considéraient avec raison comme un génocide.

Malheureusement, la guerre sainte lancée dès la destruction du Pakistan isola ces protestations, et, pour ce qui concerne les catholiques, rendit les messages du Pape Benoît XVII inaudibles. Ce pape venait de succéder à un François III, qui, comme ses deux prédécesseurs, avait considérablement affaibli l'Église catholique. Pour une part, cet échec du christianisme fut dû au fait que les minorités chrétiennes vivant encore dans des pays musulmans, ainsi que quelques francs-maçons, furent parmi les premières victimes de la guerre sainte, qui, hélas, faisait partie intégrante des textes fondateurs de la religion musulmane.

Tous les témoignages concordent pour dire que la longue guerre qui opposait les Juifs d'Israël aux Palestiniens musulmans ; puis, la destruction du Pakistan suivie par le génocide des musulmans en Inde et au Xinjiang furent perçus par l'ensemble des musulmans comme le signe divin de la « fin du monde » qui, selon le Coran, annonçait le triomphe de l'islam sur le monde entier, ce qui entraîna la généralisation de la guerre sainte : selon un hadith d'al-Boukhari (810-870) auteur du *Sahih al-Boukhari* un des

principaux recueils de hadiths de la Tradition, le Prophète de l'islam aurait dit : « à la fin du monde il ne restera plus qu'un musulman et un juif, le juif se cachera derrière un arbre et l'arbre criera au musulman : « un juif est caché derrière moi, viens le tuer ! » ». Cette folie antisémite fut fatale à la Terre entière, et aux musulmans. Il y eut des massacres dans le monde entier : massacres « d'infidèles » (juifs, chrétiens, hindous, bouddhistes, shintoïstes, etc.) par les musulmans et massacres de musulmans par « les infidèles » (les mêmes et d'autres). Comme les « infidèles » étaient plus nombreux et plus développés dans leurs économies et leurs armements que les musulmans... les musulmans disparurent, détruits par les armes de leurs adversaires et par la famine, car ils ne produisaient pas la nourriture qu'ils consommaient.

Maman et moi, nous étions mentionnés dans le livre fondateur de la religion musulmane. J'étais d'ailleurs supposé venir régner sur la Terre à la fin du monde... comme je suis Juif, m'auraient-ils massacré ? Suis-je celui qui se cache derrière l'arbre ? Je dois avouer que la violence et l'enfermement sur elle-même de cette religion a toujours été un mystère pour Maman et pour moi.

Avec une infinie tristesse, Maman et moi, nous observâmes impuissants une crise dans laquelle le christianisme se révéla incapable de s'opposer à la méchanceté des *homo sapiens*. Je ne dirai pas que nous en fûmes surpris... pendant plus de deux mille ans, nous avons

constaté les succès et les échecs de mon message ainsi que celui des prophètes que notre Père du ciel avait envoyés sur la Terre. Je doutais que notre Père du ciel eût envoyé le Prophète de l'islam, car il était désormais évident que son message avait conduit sa communauté dans une mortelle impasse (si toutefois ce livre était celui des paroles de l'homme appelé Mohammed, car le Coran est un livre étrange et dans ses messages et dans son origine)

Malgré tout, ce soudain déchainement des tendances meurtrières chez une majorité d'*homo sapiens* nous désespérait. Pour résumer les choses dans une simple formule : nous étions les témoins de l'élimination des bons et de la multiplication des mauvais. La liberté du bien ne parvenait plus à s'exprimer, ce qui nous réduisait, Maman et moi, à l'impuissance devant l'inertie du mal. Je crois que le mal avait atteint son apogée parmi les *homo sapiens* lorsque la planète Terre entra dans une sorte de fureur qui fit des millions puis des milliards de victimes.

En divers points du globe, des caldeiras volcaniques entrèrent en éruption, avec une seule exception : l'Islande dont les volcans restèrent calmes. Savoir si ces éruptions volcaniques, tremblements de terre et tsunamis, furent dus à la centaine d'explosions atomiques des guerres qui opposèrent la Chine et les États-Unis, ou la Chine à la Russie est une question à laquelle ni Maman ni moi ne pouvons répondre... d'ailleurs, les scientifiques de ces époques avaient

des avis divergents. D'autres *homo sapiens* ont dit que ces catastrophes naturelles étaient l'expression de la colère de Dieu contre la méchanceté des *homo sapiens*. Comme si « notre Père du ciel » était une sorte de super Zeus, Jupiter, ou Baal des religions anciennes, ces dieux assoiffés du sang animal et humain.

Maman et moi, nous connaissons ce que les *homo sapiens* appellent Dieu ou autre chose, et que j'appelle souvent « notre Père du ciel ». Ce qui n'est qu'une image dont le but est de stimuler l'imagination du cœur des *homo sapiens* : je dis « Père » et non pas « Mère » pour éviter de choquer mes compatriotes juifs, qui, comme d'autres peuples de ces régions et de ce temps avaient un esprit patriarcal et pas matriarcal, alors qu'en des temps plus anciens, ce fût l'inverse : le matriarcat était dominant. En vérité, Dieu est autre que masculin ou féminin, cela que nous appelons Dieu, ou autre chose, est mâle, femelle, et tout ce que l'on ne peut pas imaginer.

Connaître « Dieu » signifie que l'on sait qu'il n'est pas ce mâle « Dieu vengeur » qui a tant obsédé les *homo sapiens* tout au long du lent processus, inachevé, de leur divine humanisation commencée il y a des millions et des millions d'années. Le Dieu de vérité est un Dieu caché et vivant, qui est simultanément lumière et amour (pour les langues latines : un mot féminin, un mot masculin). Lumière et amour : le mystère des mystères d'un Dieu qui à la fois se

cache et se révèle dans le temps. Mais les *homo sapiens* avaient besoin d'un arbitre, ce que certains appelaient « un père Fouettard ».

Malheureusement, pendant ces mille ans et plus de malheur, ils avaient décidé d'être leurs propres arbitres, des Messieurs Homais par milliers (présidents, ministres, fonctionnaires, etc.) qui dirigeaient les affaires du monde. Le résultat était catastrophique... le « Dieu vengeur » des traditions était, en général, moins cruel que les *homo sapiens* soi-disant « libérés » des superstitions religieuses. À l'exception de l'Islam où les *homo sapiens* musulmans jouaient eux-mêmes, dès leur origine, le rôle du « Dieu vengeur ». Ce qui, pour eux, avait fini par créer une catastrophe à l'intérieur de la catastrophe.

La première grande éruption volcanique fut celle de l'Anak Krakatoa qui fut cataclysmique, le bruit de l'explosion atteignit 287 décibels, un bruit jamais entendu par les *homo sapiens*. Ce cataclysme éveilla toute une série d'éruptions de la ceinture de feu péripacifique, y compris la caldeira du mont Aso, 450 km², de l'île de Kyûshû au Japon. Il y eut plusieurs tsunamis dévastateurs des régions côtières, souvent les plus peuplées. Les morts se comptèrent par millions. Le Japon qui avait participé à la guerre des États-Unis contre la Chine fut très touché par le volcanisme et les tsunamis. Deux ans plus tard, ce fut le tour du Massif Central en France. La ville de Clermont-Ferrand et son agglomération (600.000 personnes)

furent mises en fusion par une éruption qui commença par une gigantesque explosion, 254 décibels, dont les cendres obscurcirent le ciel européen pendant plusieurs mois. La température de la Terre chuta de cinq degrés en moyenne. Les populations survivantes commençaient à peine à s'organiser pour faire face à ces malheurs que, coup sur coup, la caldeira des Champs Phlégréens de Naples en Italie, explosa de façon aussi apocalyptique que celles du Krakatoa en Indonésie et de la Chaîne des Puys en France, puis, ce fut le tour du Stromboli et de l'Etna. Près de la moitié de la population italienne périt dans cette catastrophe qui s'ajoutait à celle qui venait de décimer la population française. Pendant une dizaine d'années, le ciel de la planète fut obscurci par les cendres volcaniques, la photosynthèse en souffrit et de nombreuses récoltes périrent ; des arbres, des pâturages périrent, certains entrèrent dans une sorte d'hibernation de survie. Lors des pluies, les cendres les plus fines retombèrent en boues, qui firent périr les récoltes et un grand nombre d'animaux. La température de la planète perdit cinq degrés de plus. Il y eut une grande famine. Elle toucha l'Europe, une partie de l'Asie, et l'Afrique qui était incapable de se nourrir sans l'apport de nourriture produite par les agricultures européennes et américaines. Il y eut tant de morts que l'on ne put plus les compter. Les systèmes comptables qui avaient fait les civilisations des *homo sapiens* s'étaient comme dissous dans l'accumulation des malheurs. Après un siècle, la population de la planète n'était plus que

de quatre à cinq milliards de personnes. Tout cela était advenu après que la Chine et les États-Unis d'Amérique se furent affrontés. Cet affrontement fut suivi par la guerre russo-chinoise, qui terriblement « atomisa » la Chine populaire avant que les rayons gamas émis par les satellites chinois n'anéantissent plusieurs millions de Russes.

En frappant la Chine, les États-Unis déclenchèrent des représailles terribles dont les agents furent les satellites chinois émetteurs du rayon mégagama, trois avaient été préventivement détruits par les Russes, mais deux restèrent actifs contre les États-Unis, jusqu'à leur destruction par des satellites tueurs américains. La population des États-Unis tomba à un peu plus de 100 millions, celle de la Chine, décimée par les mégagamas étatsuniens et par les bombes russes, fut à peine supérieure. Toutefois, une terrible épidémie naquit dans ce pays qui perdit la moitié de sa population survivante.

C'est alors que la République indienne commit l'erreur de vouloir régler son différend frontalier avec la Chine par la force. La réaction chinoise fut celle du désespoir, dix bombes atomiques de très grande puissance tombèrent sur les plus grandes villes indiennes... ce fut une catastrophe démographique pour la République indienne qui sur vingt ans perdit le sixième de sa population. Bien que l'Inde restât alors le pays le plus peuplé de la planète avec environ 200.000.000 d'habitants. Mais en un peu plus de deux siècles, la

désorganisation, les vagues de froid exceptionnelles, les guerres civiles, les inondations, la famine et les épidémies firent tomber le nombre d'Indiens à moins de dix millions de personnes. Des trois satellites mégagamas indiens deux furent détruits par les Chinois et le dernier, faute de contrôles adéquats, changea d'orbite et se perdit dans l'attraction du soleil.

C'est alors que la gigantesque caldeira de Yellow Stone aux États-Unis d'Amérique explosa. Sa superficie souterraine était estimée à plus de 3800 km², ce qui était considéré comme la plus grande et volumineuse caldeira de la planète. Que l'explosion de la caldeira de Yellow Stone, près de 300 décibels, en fut la cause ou non, un gigantesque tremblement de terre fit sombrer la moitié de l'État de la Californie dans l'Océan Pacifique, plus de 20 millions de personnes disparurent. L'éruption de Yellow Stone dura plus de deux ans, le magma, très fluide, finit par atteindre les côtes de l'Océan Pacifique. Cette éruption apocalyptique projeta des cendres à plus de 60 km de hauteur. Toute la planète fut plongée dans une pénombre qui provoqua une période glaciaire qui anéantit un grand nombre de mammifères. Les courants océaniques furent aussi modifiés, ce qui fit disparaître certaines espèces de poissons. Un ensemble de réactions en chaîne sembla détruire toute vie animale et végétale à la surface de la planète Terre. Nous estimons, Maman et moi, que la population mondiale tomba à moins de

cinq millions de personnes. Toutefois, après un siècle environ, la retombée de toutes les cendres volcaniques dans les océans provoqua une multiplication spectaculaire du plancton qui, bientôt, donna naissance à un extraordinaire surgissement de vies marines. Une réaction en chaîne s'en suivit, elle ranima une part de la vie végétale et animale sur la planète Terre.

Il y a dans le mouvement de la vie une force invincible, et la méchanceté des *homo sapiens* qui se sont abandonnés au mal n'y peut rien. Quand le mal a atteint son apex, il ne peut plus faire de mal... quand le noir est absolu, il ne peut pas s'assombrir. Cette force invincible de la vie, on la voyait autrefois dans les villes ordinaires où le sol était recouvert de béton et de goudron stériles. Sitôt qu'un interstice à peine visible avait recueilli un peu de terre source de vie cueillant l'eau de pluie : un brin d'herbe, une mousse naine, une fleur discrète, une simple à peine visible haussaient un vert d'émeraude en offrande discrète à la lumière du soleil. Un écrivain que Maman et moi nous aimions, un certain Predrag Matvejevic (1932-2017), avait décrit avec respect ce miracle obstiné de la vie en faisant le portrait des modestes herbes folles qui poussent entre les pavements de Venise. Une ville que, hélas, l'explosion volcanique de la caldeira des Champs Phlégréens de Naples, ainsi que la série de tremblements de terre qui suivit l'éruption du Stromboli avaient fait presque disparaître dans la mer Adriatique : la coupole de Saint-Marc

et le lion de la colonne de la Place du même nom s'élevaient seuls au-dessus des eaux.

Lorsque l'hiver volcano-atomique commença à se dissiper, on vit apparaître des petites communautés d'*homo sapiens* qui avaient (faut-il dire miraculeusement ?) échappées à l'holocauste planétaire. Ces communautés n'étaient pas formées d'*homo sapiens* ordinaires. Si l'on admet de qualifier d'ordinaires les milliards d'*homo sapiens* qui avaient précédé ces communautés de survivants. Maman et moi devons pourtant admettre que du temps où les *homo sapiens* étaient environ onze milliards à la surface de la planète Terre, la qualité n'avait pas suivi la quantité. Ce n'était pas une question d'éducation, mais, essentiellement, de contenu de l'éducation. On peut dire que sur toute la planète, ou presque, les enfants recevaient une éducation du **ressentiment**. Ils savaient compter et lire, ce qui leur donnait accès aux idéologies du ressentiment que distillaient tous les centres d'éducation et d'information. Il y eut alors une sorte de régression tribale qui affecta les communautés d'*homo sapiens* : les Blancs, les Bruns, les Noirs, les Métisses, les homosexuels divisés en deux sous-tribus, celle des mâles, celle des femelles, etc., etc.

La religion musulmane avait joué un rôle dans la diffusion de ces idéologies du ressentiment. Par exemple, on lit dans le Coran, sourate 9 :

13 Ne combattez-vous point des gens ayant violé leurs serments et ayant médité d'expulser l'Apôtre, après qu'ils vous ont attaqués les premiers ? Les redoutez-vous alors qu'Allah est plus digne que vous Le redoutiez, si vous êtes [*vraiment*] croyants ?

14 Combattez-les ! Par vos mains, Allah les tourmentera et les couvrira d'opprobre, alors qu'Il vous secourra [*victorieusement*] contre eux, qu'Il guérira le ressentiment des Croyants.

15 et chassera la colère de leurs cœurs.

Dès le début, dans ses écrits, le Coran et ses commentateurs lançaient au monde un message du ressentiment. Sitôt qu'une communauté se lance dans la guerre contre une autre, les deux communautés « se tribalisent », elles ne pensent plus à l'universalité de l'espèce *homo sapiens* mais à « l'amour des petites différences », qui, de ce fait, deviennent de grandes différences. Maman et moi étions bien placés pour en juger, car dès que j'avais commencé à parler de « notre Père du ciel », j'avais constaté que les habitants de la Palestine occupés par les Romains étaient remplis d'un ressentiment puissant contre les Romains. Ils s'étaient révoltés à plusieurs reprises avant ma naissance et leurs révoltes avaient été noyées dans le sang. C'est la raison pour laquelle plusieurs groupes en Israël (par exemple, les pharisiens et les zélotes) voulaient que je me

fasse l'expression de ce ressentiment et que je prêchasse la révolte contre les Romains.

Mais tel n'est pas mon rôle. Je leur disais que « mon royaume n'est pas de ce monde », je voulais leur faire comprendre la douceur, mais ils insistaient sur l'usage de la force, force subtile ou brutale. Par exemple, les pharisiens étaient opposés à l'impôt payé à l'occupant romain, ils voulaient que je prenne parti dans cette querelle aussi religieuse que politique ; alors, j'ai demandé à l'un d'eux quel était le visage gravé sur la pièce de monnaie qu'il me montrait, il a dit « C'est César » (un grand empereur romain) alors je lui ai répondu : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ». Ça a cloué le bec aux pharisiens, pas aux zélotes qui attendaient que je commande une révolte armée au nom de Dieu. Ils ne comprenaient pas que ces affaires politiques et financières m'étaient secondaires par rapport à l'amour divin qu'ils devaient reconnaître et éprouver. Dans l'espoir de leur faire découvrir la splendeur de la foi, je faisais des miracles... En vérité, ce n'est pas moi qui faisais des miracles, c'est la foi en Dieu qui les guérissait, même si ma prière pouvait les y aider... et puis, de temps en temps, « notre Père du ciel » voulait bien m'utiliser pour intervenir, mais toujours grâce à la foi des gens qui m'entouraient : je pense à la résurrection de Lazare et, pour faire plaisir à Maman, à cette histoire d'eau transformée en vin. En ce qui concerne la multiplication des pains et des

poissons, c'est la foi de tous ces braves gens, plus que celle de mes apôtres, qui permit le miracle. Personnellement, les miracles me gênaient toujours un peu, et je recommandais aux miraculés comme aux témoins de n'en pas parler. De ce point de vue, j'étais naïf... ou je me résignais à mon inévitable sacrifice. Les gens parlaient, et même : ils en rajoutaient ! Malgré moi, les miracles alimentaient la rumeur qui faisait de moi ce que je n'étais pas : un politicien. J'étais si populaire que les gens ne comprenaient pas que c'était leur foi qui faisait les miracles... en général. Leur foi en eux-mêmes qui les projetait dans la foi en celui que j'appelais « Abba » « papa » ou « notre Père des cieux ». Et que, surtout quand je leur disais que « mon royaume n'est pas de ce monde », je leur parlais de « notre Père du ciel » et pas d'une mission ordinaire touchant à l'ordre du monde de mon temps. Mais les zélotes voyaient dans les miracles la confirmation du libérateur contre Rome qu'ils espéraient de tous leurs vœux d'*homo sapiens* opprimés par un colonisateur puissant, et cruel dans ses répressions. Les gens ont besoin de merveilleux, les miracles leur donnaient du merveilleux, alors ils ne pouvaient pas s'empêcher d'en parler, et même d'exagérer... j'ai même fait un miracle pour un officier de l'armée romaine... mais, lui, je suppose qu'il n'en a pas parlé ! Alors les zélotes ont continué à croire que j'allais diriger la révolte contre l'occupation romaine.

Lorsqu'il m'arrivait de repasser par Nazareth où j'avais vécu mon enfance avec mes frères et mes sœurs (les enfants que Maman avait eus avec mon beau-père, Joseph), les Nazaréens ne croyaient pas en moi, ils ne croyaient pas en la foi que notre Père de ciel me demandait de prêcher... cette mission me dépassait et je devais la mener jusqu'au bout ! Quitte à être suivi par des femmes et des gens de toutes origines, ce qui n'était pas conforme aux comportements des juifs orthodoxes... surtout en ce qui concerne les femmes, voire quelques prostituées. Pour les gens de Nazareth, j'étais le fils aîné de Joseph, le charpentier, celui qui, tout jeune, apprenait déjà le métier de son père. Ils me voyaient comme un *homo sapiens* ordinaire, les miracles leur échappaient, il n'y avait plus de merveilleux ! C'était tout le contraire avec les zélotes et les sicaires, ils me voyaient comme le chef divin d'une guerre sainte dont ils étaient les fanatiques. Plus tard, aux XXe et XXIe siècles, contre les Israéliens, ce sont les Palestiniens et les musulmans qui sont devenus les zélotes et les sicaires de leur temps.

Pour ma part, je ne cessais de répéter que « mon royaume n'est pas de ce monde », alors les zélotes ont commencé à douter de moi et à me haïr : plusieurs me crièrent leur haine lorsque je suivais sanglant le chemin de croix que m'imposaient les Romains. Ils s'étaient trompés de foi, ils se sentaient trahis, ils avaient cru en un homme par eux divinisé et non en ce que cet homme représentait : un Dieu « amour

et lumière », qui réproûve les révoltes sanglantes car elles ne mènent qu'à de nouvelles révoltes sanglantes nourries par le **ressentiment**. Je n'avais pas été envoyé pour changer le monde, mais pour changer les cœurs... après, le reste viendrait tout seul.

Face aux zélotes et aux sicaires, il y avait les saducéens, ces religieux en fonction qui, sans être romainophiles, avaient trouvé des accommodements avec les Romains et voulaient éviter toute déstabilisation d'un statu quo, si difficile à trouver après bien des massacres. Je leur faisais peur, ainsi qu'aux pharisiens. Les saducéens redoutaient ma popularité qui leur faisait craindre une alliance avec les zélotes et les sicaires, elle aboutirait à une nouvelle révolte que les légions romaines noieraient dans le sang, comme d'habitude. La peur des pharisiens était assez proche de celle des saducéens sur le plan politique, mais ils y ajoutaient une peur religieuse : que je modifie la loi de Moïse, comme il n'arrivait de le dire ou de l'exprimer par mes comportements... bien que je sois toujours resté très orthodoxe dans l'expression de mon judaïsme.

Toute l'affaire se résume en une rumeur fondée sur les miracles, ils sont pour moi secondaires. Cette rumeur fait de moi ce que je ne suis pas : un politicien dangereux qui menace la paix fragile entre le peuple juif et l'occupant romain. Un fauteur de troubles qui met en danger l'existence du peuple juif que les Romains extermineront s'il se révolte à

nouveau. Pour sauver le peuple, ils ont donc décidé de me faire mettre à mort par les Romains : le sacrifice d'un juif pour sauver le peuple juif. Ils n'avaient rien compris. Je n'avais pourtant jamais cessé de leur dire que « mon royaume n'est pas de ce monde ».

Je leur expliquais tout ça avec des paraboles pas trop compliquées, même si je devais souvent leur en expliquer le sens : mes premiers disciples avaient bon cœur, sauf un (peut-être), mais il était nécessaire ; toutefois, ils étaient des *homo sapiens* juifs ordinaires de leur temps et de leur fonction sociale (ouvrier, pêcheur du lac de Tibériade, collecteur d'impôts, etc.). Ils avaient l'esprit un peu lent. D'ailleurs, pour bien montrer que « mon royaume n'est pas de ce monde », je leur ai sorti ce qu'ils ont appelé « les béatitudes », on les trouve chez Matthieu (5 ; 3,12) et chez Luc (6 ; 20,26), il y a plusieurs traductions, mais l'essentiel est que j'y proclame heureux ceux qui ne le sont pas selon les critères « à la mode » (argent, pouvoir, sexe, etc.). Or, vous remarquerez que mes paroles, et même celles que je n'ai pas prononcées, continuent à fasciner certains *homo sapiens* des milliers d'années après les récits qui en furent faits... la seule façon de rester éternellement présent est de n'être jamais à la mode.

En tout cas, il a pu m'arriver de temps en temps d'avoir des mots durs contre les riches, mais je n'ai jamais prêché le ressentiment, jamais ! C'est ce qui causa ma perte, mais ma

perte était nécessaire pour assurer ma victoire. C'est la raison pour laquelle Judas Iscariot m'a trahi. Selon son nom « Iscariot » on peut penser qu'il avait, ou avait eu, des sympathies pour la secte des sicaires. Ces gens étaient des résistants qui tuaient des Romains au couteau, la sica... c'était leur spécialité. Je crois que Judas aurait voulu que je sois le Messie, celui qui dirige la révolte armée contre les Romains. Comme je n'arrêtais pas de dire que « mon royaume n'est pas de ce monde », il a eu des doutes... comme les zélotes. Alors il m'a dénoncé au sanhédrin (le tribunal religieux des juifs) peut-être avec l'idée que j'allais leur montrer par un nouveau miracle que j'étais le Messie. Ça n'a pas marché puisque le sanhédrin m'a livré aux Romains. Alors Judas s'est suicidé, il s'est pendu, un acte rare chez les juifs. C'est une histoire très triste... plus encore si l'on songe qu'elle était une nécessité théologique.

Comme je dénonçais les riches, les saducéens me sont tombés dessus. Les saducéens étaient une sorte de club où se regroupaient des officiants et des dignitaires du judaïsme qui s'accommodaient de la colonisation romaine, certains en profitaient pour faire leur beurre... d'où ma révolte dans le temple de Jérusalem. Ça a plu aux zélotes, et aux sicaires qui en assassinaient un de temps en temps. Ma révolte a inquiété tout le monde, même les philistins qui n'aimaient pas les collecteurs des impôts payés à Rome, mais restaient prudents. Il faut dire qu'en cas de révolte (une révolte est une

manifestation collective du ressentiment) les Romains n'y allaient pas de main morte. Le glaive et le pilum des légions éliminaient les plus convaincus. Les plus jeunes et les femmes étaient vendus comme esclaves et les jeunes filles envoyées dans les bordels de l'Empire. Il y avait eu plusieurs révoltes, plusieurs massacres avant ma naissance, et le dernier, moins d'un siècle après ma mort infamante (la crucifixion), fut la dernière grande révolte du peuple juif. Elle aboutira à la dispersion des populations juives dans tout l'Empire, à la destruction du temple de Jérusalem, et à une quasi-extinction du peuple juif en Palestine.

Défaite horrible autant qu'étrange, puisque c'est grâce à elle que ma secte juive dissidente a pu se développer dans l'Empire romain, et au-delà, pour devenir une Église universelle que nous considérons, Maman et moi, comme le triomphe du judaïsme ; même si de façon absurde, ce triomphe du judaïsme dans le christianisme a longtemps servi de fondement à un antisémitisme aussi absurde que criminel. Un juif condamné à mort par un tribunal juif... c'est une affaire interne, pas de quoi en faire toute une histoire. Du temps où la peine de mort était pratiquée dans tous les pays de l'Occident, on n'en faisait pas grand cas : les Français condamnaient un Français, les Anglais un Anglais, etc., etc. Mon cas fut considéré comme un déicide, je veux bien l'admettre... n'empêche, j'étais **aussi** un juif comme les autres, même si l'occupation romaine a ajouté à cette affaire

presque banale des éléments particulièrement cruels. Comme y disent : « la vie n'est pas un long fleuve tranquille ». Mais ce n'est pas une raison pour utiliser ma mort pour faire du **ressentiment** une vertu religieuse.

Surtout si l'on considère qu'alors même que commençait mon supplice, j'ai demandé à « notre Père du ciel » de pardonner à mes bourreaux. Tout mon enseignement de juif pratiquant n'a varié que sur un seul point par rapport à la loi de Moïse, j'ai demandé aux *homo sapiens* d'aimer leurs ennemis. J'avoue que sur ce point, j'y suis allé un peu fort. Sur la question du divorce, j'ai peut-être exagéré... mais pas beaucoup : je crois en l'amour ! Mais en ce qui concerne l'amour des ennemis, il fallait y aller fort pour espérer qu'ils comprennent que le **ressentiment** est un poison mortel du cœur et de l'âme, d'ailleurs les musulmans en sont morts.

Je le répète : « mon royaume n'est pas de ce monde ». Je veux bien admettre qu'une société humaine ne peut pas reposer sur le pardon perpétuel de toutes les offenses. « Notre Père du ciel » ne m'a pas demandé de jouer les sociologues ou les juristes, il m'a demandé de parler au cœur des *homo sapiens*. La prière que j'ai demandé à ces juifs de réciter (ceux que l'on a fini par appeler les chrétiens) est une prière personnelle, elle dit : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ». Il n'est pas besoin d'être un linguiste pour comprendre que ce « nous » est un **Je** de majesté, car la parole est prononcée par

une individualité singulière dont la libre parole s'inscrit au sein de ma communauté. Ce « nous » signifie que je veux ennoblir tous les *homo sapiens*. En dépit de ce « nous » de majesté qui est un **je**, on voit bien qu'il s'agit d'une affaire privée et non sociale ou publique. La personne qui prononce la prière est celle qui doit pardonner à une autre personne, et non une collectivité abstraite qui pardonnerait je ne sais quoi à je ne sais qui.

Maman et moi, nous l'avons dit : les gens des villes-Ruche ne sont pas des *homo sapiens* ordinaires si on les compare à ceux qui vivaient avant les mille ans catastrophiques dont nous seuls, ou presque, connaissons les faits les plus marquants. Les XXe et XXIe siècles avaient été, en quelque sorte, les prémisses du grand génocide qui marquait la fin de l'histoire documentée par *Encyclopédia*. Après mille ans (plus peut-être, car les datations varient), *Encyclopédia* reprenait le récit des *homo sapiens*. Le récit commençait au premier siècle qui avait suivi les mille ans de silence, ceux dont *Encyclopédia* disait : « Ces temps ne sont pas programmés ».

Ce n'était pas la première fois qu'il y avait un trou dans la continuité de l'histoire *d'homo sapiens*. Notre Père du ciel n'a pas créé *homo sapiens* le sixième jour de la création de l'univers. Notre Père du ciel est le Maître du temps, sa création de l'univers se continue dans le temps. Dieu se cache et se révèle dans le temps. Dans l'univers du temps humain, il a fallu des millions d'années pour créer *homo sapiens*, la

lumière et l'amour qui sont la forme sensible et visible de ce que nous appelons Dieu ne cesse jamais de créer le monde selon des voies qui ne sont pas les nôtres. Même Maman et moi, nous pouvons avoir l'intuition de cette splendeur, mais nous ne la pouvons pas comprendre au sens où *homo sapiens* sait comprendre certaines lois de l'univers et sait aller de découverte en découverte. Avant *homo sapiens*, il y eut *homo habilis*, puis *homo erectus*, et *homo naledi*, etc. ? Il y eut aussi *homo neandertalis* : l'homme de Néandertal, qui, semble-t-il, apparut il y a 400.000, 300.000 ans ou 200.000 ans. Ces hominiens étaient eux-mêmes issus d'autres hominiens qui n'ont peut-être pas encore été découverts. En Europe, l'homme de Néandertal disparaît il y a environ 42.000 ans. Peut-être pour des raisons semblables aux cataclysmes naturels qui ont frappé la Terre pendant les mille ans et plus dont *Encyclopédia* ne parle pas : éruptions volcaniques, changements climatiques, famines, épidémies, etc. À l'échelle du temps cosmique (pour ne pas dire divin) qui n'est pas le nôtre, des changements cataclysmiques sont advenus. C'est ainsi que la chute d'un météorite sur ce qui est aujourd'hui le centre des États-Unis d'Amérique a provoqué l'extinction des dinosaures, ce qui a permis le lent triomphe des mammifères dont nous sommes issues... cette aventure de la vie est bien plus merveilleuse que l'histoire mythique de la création du monde en six jours... poétique, mais fausse.

Ce qui nous émerveille, Maman et moi, c'est le fait que les vies éteintes laissent toujours quelque chose qui leur survit. Par exemple, les oiseaux, ces êtres merveilleux, sont de très lointains descendants des dinosaures. De même, l'homme de Néandertal, qui disparaît il y a environ 42.000 ans, a laissé de un à cinq pour cent de son patrimoine génétique dans *homo sapiens*, dans sa version occidentale, et, parfois, orientale. Cela signifie que ces deux espèces d'hominien ont coexisté pendant des millénaires et étaient sexuellement compatibles. Que s'est-il passé pendant les mille ans catastrophiques qui ont vu la quasi-extinction des *homo sapiens* à partir du XXI^e siècle ? Maman et moi, nous avons des idées précises sur les événements criminels et naturels qui ont causé la série de catastrophes qui se sont succédé pendant ce millier d'années, voire un peu plus. Toutefois, nous ignorons ce qui s'est passé dans le secret des corps des *homo sapiens* survivants dont *Encyclopédia* se reprend à décrire l'histoire lorsque commence le temps des villes-Ruche.

Car, en effet, ces *homo sapiens* sont différents. Leur système psycho-physique est différent. Ils s'aiment les uns les autres, comme je l'avais demandé à mes disciples. Ils coopèrent sans contraintes, avec un naturel et une intelligence qui nous étonnent Maman et moi. Grâce à des ordinateurs connectés les uns aux autres, ils ont conservé tous les savoirs accumulés pendant des millénaires par les *homo sapiens* qui les ont précédés. C'est ainsi qu'ils ont créé

Encyclopédia. Nous ne savons pas pourquoi, les créateurs d'*Encyclopédia* ont fait silence sur les mille ans et plus qui étaient sur le point de les éliminer de l'histoire de l'univers. La honte, peut-être, ou quelque chose qui y ressemble. Ou l'effet d'un traumatisme si grand qu'ils n'ont pas voulu en charger ces *homo sapiens* qui avaient survécu au chaos. Ces êtres, qui étaient venus au monde plus de mille ans plus tard, n'avaient pas à porter la culpabilité de leurs lointains ancêtres. Cette explication nous semble la plus probable, mais la vérité garde son mystère et nous nous en réjouissons, car des êtres éternellement coupables auraient cessé d'être libres, et leur liberté nous est précieuse. Elle est la condition première à leur élévation qui peut faire de ces *homo sapiens* nouveaux les enfants de « notre Père du ciel ».

LES VILLES-RUCHE

SOUS FORME D'UN CONTE, "LES VILLES-RUCHE" EST UNE DYSTOPIE ET UNE UTOPIE. UN CAUCHEMAR ET UN RÊVE ÉVEILLÉS. COMME DANS MES AUTRES PAROLES ÉCRITES, LA FOI CHRÉTIENNE Y JOUE UN GRAND RÔLE. TOUTEFOIS, JE FUIS COMME LA PESTE TOUTE EXPRESSION DE LA FOI QUI PREND LA FORME D'UN PRÊCHI-PRÊCHA QUI DÉNATURE CE QUE LA FOI PORTE DE SIMPLE ET JOYEUX. JE L'AI SOUVENT DIT : « LA FOI EST UN MYSTÈRE AUSSI RESPECTABLE QUE SON ABSENCE. » IL EST VAIN DE DISSERTER SUR UN MYSTÈRE, IL FAUT SIMPLEMENT LE LAISSER S'EXPRIMER SOUS UNE FORME QUI LUI EST ADAPTÉE : LA VOIX HUMAINE, UNE ŒUVRE D'ART, ETC.

Paul Bayleville

LIBER-HIRAM.COM